

LES

TROIS RIVAUX,

OU

LA FILLE ROMANESQUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

IMITÉE DE SHÉRIDAN;



PAR A. H. CHATEAUNEUF;

Destinée aux Théâtres de Versailles, de Rouen, de Lyon, de Strasbourg, de Marseille et d'Avignon.



PARIS,

A. LEROUX, ÉDITEUR,

RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N° 6, PRÈS CELLE DE RICHELIEU.

1824

LES TROIS RIVAUX, OU LA FILLE ROMANESQUE.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, n° 1.

LES

TROIS RIVAUX,

OU

LA FILLE ROMANESQUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE,

SANS L'UNITÉ DE LIEU;

IMITÉE DE SHÉRIDAN,

PAR A. H. CHATEAUNEUF.

Publica materies privati juris erit, si
Nec circa vilem patulumque moraberis orbem,
Nec verbum verbo curabis reddere fidus
Interpres. HORACE.

« Un sujet déjà traité deviendra votre bien si
» vous ne vous arrêtez pas à un cercle de détails
» communs ou répétés, et si vous ne rendez pas
» votre modele mot à mot dans une traduction
» trop fidele. »



PARIS,
A. LEROUX, ÉDITEUR,
RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N° 6.
Près la rue de Richelieu.
1824.

OUVRAGES DE M. DE CHATEAUNEUF,

QUI SE TROUVENT CHEZ A. LEROUX.

DE SHÉRIDAN,

ET DES TROIS RIVAUX.

Peut-être cette pièce l'emporte-t-elle par le comique sur l'*École du Scandale*. Le plan suppose autant de travail que le *Mariage de Figaro*, qui avait coûté à Beaumarchais six ans de combinaisons et d'efforts. Il en est des bonnes comédies à intrigue comme des ouvrages de marqueterie, ils sont longs à terminer. Les ridicules et les costumes dans les *Trois Rivaux* seraient pour les Parisiens une nouveauté.

On pourrait appliquer à cette comédie les vers d'Horace : « Une intrigue et une peinture fidèle des mœurs font plus de plaisir au public, que des vers vides de sens et des bagatelles en style bien cadencé. »

Versus inopes rerum nugæque canoræ.

Quand l'original serait affaibli dans une imitation, le fond seul ferait le succès de l'ouvrage. Cependant on a retranché les redondances de style et les répétitions des mêmes plaisanteries; quoique Shéridan eût plus de goût que ses prédécesseurs, il a payé le tribut aux défauts du dialogue anglais, qui sont les longueurs et la diffusion.

L'intrigue des *Trois Rivaux* est compliquée, mais elle amuse. Il y a un épisode qui forme peut-être deux actions; mais avec quel art Shéridan

les a fondues! comme, au cinquième acte, elles aboutissent au même dénoûment!

Tous les personnages, sans exception, sont comiques, sans qu'il y ait rien de bouffon, ou d'exagéré. On prie de remarquer que c'est Shéridan qu'on loue. Mais le caractère le plus neuf, le plus original, dont il n'existe aucun modèle sur notre théâtre, c'est celui de Lydie Deslangueurs. Miss Brunton fit sa réputation, et miss O'Neill augmenta la sienne dans ce rôle : jeune et jolie, elle a un organe dont la douceur égale le charme de ses traits.

Le rôle du colonel *Absolu*, père grondeur, tracé sur le modèle des pères de Térence, fut joué quarante fois, dans l'année théâtrale de 1819, par Farren qui, dès son début, se montra presque aussi comique que Garrick. Un des prodiges de cet acteur à vingt ans, fut de se transformer en barbon de soixante. Ce rôle, où l'ironie et l'emportement dominent, conviendrait à Devigny. Celui du fils, joué par Kemble, semble fait pour l'élégance d'Armand. Le baronnet, qui veut faire sa fortune par les femmes, le jaloux, capricieux Fakland, mademoiselle de Melville sans cesse tourmentée par lui, et toujours plus indulgente, sont trois rôles brillans. On voudrait y voir Michelot, Damas et mademoiselle Levert. Mais quelle actrice serait la rivale de madame Davenport dans le personnage ridicule de madame *Néolog!* Il y a dans la pièce un noble campagnard qui, au second acte, remplace l'habit de chasse et la casquette par la parure d'un *Dandy*. Rien n'est plus plaisant

que Liston dans ces deux accoutremens : cet acteur a ce que les Anglais appellent *a figure of fun*, une figure grotesquement comique. Cartigny, qui saisit si habilement l'habitude corporelle et les ridicules des Anglais, égalerait Liston. Ce serait un plaisir aussi neuf que piquant pour dix mille Français et vingt mille étrangers qui ont séjourné à Londres, de comparer les acteurs de Covent-Garden et de la Comédie-Française.

Le rôle de Lydie Deslangueurs était embelli, comme on l'a dit, par mademoiselle O'Neill, avant que la fortune et l'hymen l'eussent enlevée à Thalie et à Melpomène. Quel effet ne produirait pas dans ce caractère mademoiselle Mars « dont le naturel, nous dit un jour Laharpe, n'est pas assez senti, même par les arbitres du goût, et ne le sera jamais par ceux qui l'admirent le plus! » Ce grand critique ne loua, il y a vingt-deux ans, que la perfection du naturel ; qu'eût-il donc dit, s'il eût vu en elle la perfection de l'art?

HOMMES.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE LONDRES.
LE COLONEL ABSOLU, baronnet, 55 ans, emporté, ironique, un peu bouffon. . . .	M. *Farren.*
LE CAPITAINE ABSOLU, son fils, aimable, timide avec le colonel.	M. *Ch. Kemble.*
LE CHEVALIER PISTOL, Irlandais. . . .	M. *Jones.*
FAKLAND, jeune, beau, comique dans sa gravité.	M. *Abbot.*
DESACRES, noble campagnard, caricature. .	M. *Liston.*
FAG, valet du capitaine, impertinent, petit-maître.	M. *Barley.*
DAVID, paysan, valet de Desacres, grotesque.	M. *Emery.*
UN COCHER, l'air stupide.	
DOMESTIQUES.	

FEMMES.

MISTRISS NÉOLOG (*).	Mme *Davenport.*
LYDIE DESLANGUEURS, sa nièce, soupirant, ingénue, mais décidée.	Miss *O'Neill.*
JULIE DE MELVILLE, douce, sensible, faible avec Fakland.	Mme *Faucit.*
LUCY, suivante de Lydie.	Miss **.

La Scène est à Bath, pendant la saison des eaux.

(*) Si le néologisme de madame Néolog fit murmurer le parterre anglais à la première représentation, dès la seconde il s'y accoutuma. Madame Davenport est très-comique dans ce rôle. On permet à l'actrice de mitiger ce qui lui paraîtrait outré.

LES TROIS RIVAUX,

OU

LA FILLE ROMANESQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN COCHER, *traversant le théâtre;* FAG, *venant à sa rencontre.*

FAG.

Quoi! Thomas! Eh! c'est lui!

LE COCHER.

Touche là, mon vieux camarade.

FAG.

Qui jamais eût pensé de te trouver à Bath?

LE COCHER.

Le colonel Absolu, sa jolie pupille, les chevaux, moi, nous arrivons tous à la minute.

FAG.

Vraiment!

LE COCHER.

Le colonel goûtait à peine un instant de repos, qu'il a craint une visite de la goutte, sa vieille ennemie; fouette, cocher, pour la chasser bien vite; en un clin d'œil, nous voilà tous partis.

FAG.

Expéditif en tout, ou ce ne serait pas le colonel Absolu.

LE COCHER.

Mais comment se porte son fils, le capitaine? Le colonel va tomber de son haut d'apprendre son séjour à Bath.

FAG.

Je ne sers plus le capitaine Absolu.

LE COCHER.

Dis-tu vrai?

FAG.

Je suis employé par l'enseigne Béverley.

LE COCHER.

Ce n'est pas changer pour le mieux.

FAG.

Je n'ai pas changé.

LE COCHER.

Ouais!

FAG.

Pour ne pas t'intriguer, le capitaine Absolu et l'enseigne Béverley sont... une seule et même personne.

LE COCHER.

Quelle fantaisie dans ton maître de vouloir passer pour enseigne? Passe encore pour général.

FAG

Là gît tout le mystère. Ecoute : mon maître est épris d'une beauté d'un goût fort singulier; elle l'aime mieux enseigne que capitaine, fils, héritier d'un baronnet, jouissant, comme tu sais, de cinq mille guinées de revenu.

LE COCHER.

Goût bizarre en effet. Mais est-elle riche?

FAG.

Elle possède, je crois, la moitié de nos effets publics.

Tiens, Thomas, elle pourrait payer la dette nationale aussi facilement que moi le mémoire de ma blanchisseuse. Son carlin mange dans l'or, elle nourrit son perroquet de petites perles, et tous ses pelotons de fil sont faits avec des billets de banque.

LE COCHER.

Son nom?

FAG.

Lydie Deslangueurs.

LE COCHER.

Jolie?

FAG.

Belle à ravir.

LE COCHER.

Couple fringant! Il me tarde de le voir harnaché dans le mariage. Mais, dis-moi, quel endroit est-ce, Bath?

FAG.

Le Spa de l'Angleterre. Les goutteux se baignent, bâillent, se promènent; l'étranger guette la veuve riche, ou lorgne la jeune héritière : on s'enlève, on se marie. D'ailleurs la régularité des habitans m'excède : pas un bal, pas un *écarté* après minuit. Mais, regarde!

LE COCHER.

La suivante de Lydie! (*Il approche.*) Lucy, ce carton est envoyé par miss Melville.

LUCY.

Des chapeaux! et du meilleur goût, ma foi! rien d'étonnant; faits à Paris. (*Elle s'éloigne.*)

FAG.

Adieu, Thomas. Je cours porter ta nouvelle. (*Il revient.*) J'ai un rendez-vous ce soir à la taverne du *Grand-Cerf;* viens m'y trouver, tu boiras du madère excellent.

LE COCHER.

Du madère ! Où le prends-tu ?

FAG.

Dans la cave de mon maître. Adieu, adieu.

SCÈNE II.

LYDIE, LUCY, *avec une pile de romans sous chaque bras.*

LYDIE, sur un sopha, soupirant.

Hélas !

LUCY.

Oui, madame, j'ai fait la moitié de la ville pour chercher le livre que vous désirez. Je ne crois pas qu'il y ait un cabinet de lecture où je ne sois entrée.

LYDIE.

Et tu n'as pu trouver *le Prix de la constance?*

LUCY.

Vraiment non.

LYDIE.

Ni *les Méprises du cœur?*

LUCY.

Comme si le malheur était attaché à l'ouvrage, miss Kiki venait de le prendre.

LYDIE.

As-tu demandé *la Situation délicate?*

LUCY.

Je me suis informée partout. J'aurais pu l'apporter de chez *Rosa*, mais lady *Romantik* l'avait tant sali et corné avec ses ongles !

LYDIE.

Hélas!... je sais toujours si cette dame a lu un ro-

man avant moi; elle a le doigt le plus enclin aux fines remarques, et je crois qu'elle laisse pousser ses ongles pour l'agrément de me faire voir ses notes marginales. Que m'apportes-tu donc ?

LUCY.

Voilà.... *l'Homme sensible.*

LYDIE.

Attends..... quelqu'un vient. Vite, vois qui c'est.... J'entends la voix de ma cousine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, JULIE DE MELVILLE.

LYDIE.

Ma chère Julie!.... (*Elle l'embrasse.*) J'ai mille choses à vous dire! Mes lettres vous avaient informée de mon penchant pour Béverley..... Je l'ai perdu, Julie; une lettre surprise a révélé à ma tante un commerce si doux. Mais, voudrez-vous le croire? elle-même elle est tombée amoureuse d'un grand Irlandais qu'elle a vu dans les soirées de milady *Quimporte.*

JULIE.

Vous plaisantez!

LYDIE.

Elle lui écrit sous un nom supposé, et guette le moment propice de se découvrir. Le nom est Délia ou Célia.

JULIE.

Tant mieux, elle sera plus indulgente.

LYDIE.

Oh! tout le contraire; depuis qu'elle connaît sa faiblesse, elle se défie plus de la mienne. Mon prétendu, cet odieux Desacres arrive. Je suis destinée à éprouver tous les tourmens à la fois le même jour.

JULIE.

Pourquoi vous désespérer? le colonel Absolu s'intéressera pour vous près de la vieille tante.

LYDIE.

Mais vous ne savez pas ce qu'il y a de pis, chère cousine; j'ai eu une querelle avec mon pauvre Béverley, et je ne l'ai pas vu depuis pour réparer.....

JULIE.

Quelle fut donc son offense?

LYDIE.

Rien du tout. Je ne sais pourquoi nous n'avions pas eu encore de querelle : je commençais à craindre qu'il ne m'en offrît jamais l'occasion. Jeudi dernier je m'écrivis une lettre..... Oui, à moi, pour m'informer que Béverley faisait la cour à une certaine dame, et je signai : *Votre amie, l'Inconnue.* Je fis voir la lettre à Béverley en l'accusant de perfidie : je me mis dans une violente colère, et jurai de ne le voir jamais.

JULIE.

Et vous avez pu vous séparer ainsi!

LYDIE.

Je ne voulais le tourmenter qu'un jour ou deux, et je l'ai perdu pour toujours!

JULIE.

S'il est tel que vous l'avez peint dans vos lettres, plein de mérite, sincère, il n'ira pas renoncer à vous. Et puis, cousine, Béverley n'est qu'un enseigne, et votre dot est de cent mille guinées.

LYDIE.

Mais vous savez que je perds les deux tiers de cette fortune si, mineure, je me marie sans l'aveu de ma tante. Eh bien! c'est ce que j'ai résolu de faire depuis que je sais la peine qui m'attend, et je n'aimerais ja-

mais l'homme qui, dans l'alternative, balancerait une heure, un seul moment.

JULIE.

Quel caprice !

LYDIE.

Julie m'accuse de caprice ! Je croyais que Fakland l'avait un peu accoutumée au caprice.

JULIE.

Ce n'est pas pour ses défauts que je l'aime.

LYDIE.

A propos ! avez-vous envoyé chez lui ?

JULIE.

Non, le départ du colonel Absolu a été si soudain.

LYDIE.

Que vous êtes heureuse sous sa tutelle, vous ne dépendez que de vous ! Mais ne vous-êtes vous pas soumise à un autre esclavage, la jalousie de Fakland ? Il ne sera jamais votre mari tant que vous lui permettrez d'être tout aussi impérieux comme amant.

JULIE.

La mort seule de mon père a retardé notre hymen. Quant à son caractère, il est trop fier pour être jaloux; s'il querelle, c'est qu'il ne sait pas feindre : il est triste parfois, mais il l'est sans rudesse. Ses caprices, je l'avoue, m'ont coûté quelques jours malheureux; mais ne lui dois-je pas le retour le plus tendre pour ces défauts qui naissent de l'excès de son amour ?

LYDIE.

Soyez sincère, Julie ; s'il ne vous eût pas sauvé la vie quand vous alliez périr sous les flots, lui seriez-vous attachée comme vous l'êtes ?

JULIE.

Je l'aimais quand la reconnaissance vint ajouter à

ma tendresse. Cependant, ne serait-ce pas une obligation assez grande....?

LYDIE.

Obligation! Un barbet en aurait fait autant; je n'aurais pas songé à donner mon cœur à un homme parce qu'il aurait su nager.

JULIE.

Vous êtes un peu légère, Lydie.

LYDIE.

Je plaisante.... Qui vient donc?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LUCY, *effarée.*

LUCY.

Oh miss! le colonel Absolu et votre tante rentrent à l'instant même.

LYDIE.

Je ne crois pas qu'ils viennent nous surprendre. Lucy, faites sentinelle.

JULIE.

Je vous quitte. Si le colonel me rencontre chez vous il voudra me faire voir la ville. Une autre fois je présenterai mes respects à mistriss Néolog, et j'admirerai ses mots si ingénieusement choisis et si emphatiquement prononcés.

LYDIE.

Savez-vous qu'elle a brûlé mes romans? Elle ne lit que ce qu'elle n'entend pas, et si elle y trouve un mot bizarre, elle le dénature, le cite, le cite à tout propos.

LUCY, rentrant.

Oh! ciel! madame, les voilà tous deux sur l'escalier.

LYDIE.

Eh bien ! je ne veux pas vous retenir.... Adieu, ma chère Julie.... Là, par le salon.... Vous allez trouver un autre escalier.

JULIE.

Adieu. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LYDIE, LUCY.

LYDIE.

Ici, ma chère Lucy, cache ces livres. Vite, vite ; jette *la Nouvelle Héloïse* sous ma toilette. Lance *Corine* dans le cabinet. Mets *Ovide* derrière l'oreiller et *Zadig* dans ta poche. Là, là, étale à la vue *la Fille Sage ;* laisse *l'Essai de Morale* ouvert sur la table, et donne-moi *les Lettres de madame de Sévigné......* Maintenant, qu'ils viennent !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL ABSOLU, MADAME NÉOLOG.

MADAME NÉOLOG.

Là, colonel, sur le canapé, vous voyez la petite folle qui veut prodiguer sa fortune à un fat qui n'a pas un schelling de revenu.

LYDIE.

Madame, j'avais pensé.....

MADAME NÉOLOG.

Vous avez pensé, miss ! Je ne sache pas du tout qu'il y ait quelque chose à quoi vous puissiez penser. Penser ne convient pas aux jeunes femmes. Mais, au point qui nous amène ! Promettez-vous d'oublier ce fat, de le *radier*, dis-je, de votre souvenir ?

LYDIE.

Ah! Madame, il n'est pas si facile d'oublier!

MADAME NÉOLOG.

Je vous dis que si, Miss; rien n'est si facile quand on veut l'essayer : moi, par exemple, n'ai-je pas oublié votre pauvre cher oncle, comme s'il n'avait jamais existé?

LE COLONEL avec ironie.

Elle est trop soumise pour se rappeler ce qu'on lui défend.... Cela vient, Madame, des livres qu'elle lit.

LYDIE.

Quel crime ai-je donc commis, Madame, pour me traiter ainsi?

MADAME NÉOLOG.

Ne tentez pas de vous justifier sur *les antécédens*, Miss. Ferez-vous, enfin, ce qu'on vous ordonne? Voulez-vous un époux du choix de vos parens?

LYDIE.

Je répondrai, Madame, avec franchise. Quand même je n'aurais pas de préférence dans le cœur, votre choix serait l'objet de mon aversion.

MADAME NÉOLOG.

Eh! s'agit-il, ici, de préférence et d'aversion? Ne savez-vous pas que, comme l'un de ces deux sentimens finit toujours dans le mariage, le plus sûr est de commencer par un peu d'aversion. Je haïssais, j'en suis sûre, votre cher oncle, avant l'hymen, autant que s'il eût été un Maure ou un Iroquois. Et cependant, Miss, vous savez quelle femme j'ai été! Enfin, quand il plut au ciel de rompre sa douce chaîne, qui put savoir les pleurs que j'ai versés! Mais si le colonel Absolu vous offre un mari, promettez-vous de renoncer à ce Béverley?

LYDIE.

Si je pouvais trahir ma pensée, mes actions, je le crains, démentiraient la promesse.

MADAME NÉOLOG.

Rentrez dans votre chambre.

LYDIE.

Volontiers, Madame, mais vos rigueurs ne me feront pas changer. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE COLONEL, MADAME NÉOLOG.

MADAME NÉOLOG.

Est-elle obstinée !

LE COLONEL.

Rien d'étonnant, Madame; j'ai trouvé sur mon chemin sa suivante revenant d'un cabinet de lecture; elle avait un roman à chaque main. J'ai deviné, de ce moment, comme j'allais voir sa maîtresse accomplir ses devoirs.

MADAME NÉOLOG.

Ces cabinets de lecture sont des lieux dangereux en effet.

LE COLONEL.

Madame, dans une petite ville c'est comme l'arbre toujours vert de la science du diable, et, soyez-en sûre, celles qui aiment tant à manier les feuilles voudront à la fin toucher aux fruits.

MADAME NÉOLOG.

Je ne voudrais pas que ma fille, si jamais j'en ai une, fût un petit prodige de savoir. Je ne permettrais pas qu'elle se mêlât de physique, de chimie, d'anatomie, de poses dans le dessin et autres sciences dan-

géreuses; qu'elle touchât à ces mathématiques, astronomiques instrumens d'un autre sexe qu'on étale dans tous nos athénées. Mais je l'enverrais, à neuf ans, dans une pension de jeunes demoiselles, pour apprendre un peu *d'ingénuité et d'artifice.* Je voudrais qu'elle y prît une teinte légère d'arithmétique pour n'être pas trompée par sa marchande de modes; mais surtout qu'elle fût experte en fait *d'orthodoxe*, pour ne pas mal appliquer les mots aux choses, l'ordinaire défaut des jeunes filles; qu'elle comprît enfin ce qu'elle dit.

LE COLONEL.

Mais, Madame, à l'article important. Il n'y a pas de difficulté quand je propose mon fils ?

MADAME NÉOLOG.

Nulle, colonel. Lydie s'obstine à refuser M. Desacres. Votre fils est spirituel, aimable. Peut-être qu'il réussira mieux.

LE COLONEL.

Eh bien! Madame, je vais lui écrire à l'instant même. Il ne sait pas un mot de mon plan, bien que je l'aie depuis un mois dans la tête.... Au moment où je parle il est à son régiment.

MADAME NÉOLOG.

Nous n'avons jamais vu votre fils; mais de sa part, j'espère....

LE COLONEL.

Ah! qu'il résiste, s'il l'ose! Non, non, Madame, mon fils sait que la moindre contradiction me met sur-le-champ en fureur. Mon procédé fut toujours très-simple. Quand il était enfant : « Jack, fais cela. » S'il hésitait, un soufflet le renversait par terre, et s'il grondait, je le faisais sortir de l'appartement.

MADAME NÉOLOG.

Excellent, colonel, excellent! Rien ne nous concilie la jeunesse comme la sévérité. Allons! je vais don-

ner son congé à M. Desacres et préparer Lydie aux hommages de votre fils. J'espère que vous la peindrez comme très-digne DE SON ÉLECTION.

LE COLONEL.

Je vais toucher cela avec ma prudence ordinaire. Vous, Madame, menez rondement l'affaire avec la jeune personne; serrez-lui les rênes. (*Il revient.*) Si elle refuse, enfermez la sous la clef... et si vous laissiez oublier aux domestiques de lui apporter à dîner pendant deux ou trois jours, vous n'imaginez pas combien elle deviendrait docile. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME NÉOLOG seule.

Fort bien! de manière ou d'autre, je ne l'aurai plus sous ma garde. Elle a, je ne sais comment, découvert que j'aime le bel Irlandais. Sans doute, Lucy n'a pu me trahir! Non, cette fille est si simple. Lucy! Lucy!... Si elle était de ces femmes-de-chambre rusées, jamais je ne lui aurais confié mon secret?

SCÈNE IX.

MADAME NÉOLOG, LUCY.

LUCY en entrant.

Appelez-vous, Madame?

MADAME NÉOLOG.

Oui, mon enfant. Avez-vous vu le chevalier Pistol quand vous êtes sortie?

LUCY.

Pas même aperçu, Madame.

MADAME NÉOLOG.

Etes-vous bien sûre, Lucy, de n'avoir jamais dit...?

LUCY.

Oh Dieu! je me serais plutôt coupé la langue.

MADAME NÉOLOG.

C'est bien ! Ne souffrez pas que jamais personne impose à votre simplicité.

LUCY.

Non, Madame.

MADAME NÉOLOG.

Encore mieux. Avancez.... J'ai là une lettre pour le chevalier; mais prenez garde, Lucy, si vous trahissez jamais ce qui vous est confié (à moins que, pour mon intérêt, ce ne soit le secret des autres), vous encourrez ma MALÉVOLENCE A TOUT JAMAIS, et attendu votre SIMPLESSE, vous n'aurez pas d'excuse pour votre LOQUALITÉ. *(Elle sort.)*

SCÈNE X.

LUCY seule.

Ah! ah! ah! ma chère simplicité! *(Elle change de manières.)* Que les autres soubrettes se vantent d'être expertes dans leur métier ! Parlez-moi d'un œil fin sous le masque de la bêtise !.... Mais comptons les produits de ma simplicité. *(Elle tire un papier.)* « Le mois dernier, pour engager Lydie à se faire enlever par un enseigne : en plusieurs fois, douze guinées, cinq robes, chapeaux, manchons, bonnets.... sans nombre!.... Le présent mois, dudit enseigne, six guinées et demie. » A peu près un quartier de sa solde...... « *Item*, de Mistriss Néolog pour trahir les deux jeunes gens : (quand j'ai vu pourtant que la chose allait se découvrir), deux guinées et une robe noire. « *Item*, de M. Desacres pour porter trois lettres, que je n'ai pas remises : deux guinées et des boucles d'oreilles. *Item*, du chevalier Pistol trois écus et une boîte d'argent. » (*Elle la tire et prend du tabac.*) Fort bien, simplicité! Encore,

n'ai-je pas été obligée de faire croire au chevalier qu'il correspondait, non pas avec la tante, mais avec la nièce; car, quoiqu'il ne soit pas riche, j'ai cru qu'il était trop fier pour sacrifier ses sentimens au besoin de faire sa fortune.

ACTE II.

Le théâtre représente l'appartement du capitaine Absolu.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, FAG.

FAG.

Monsieur, le colonel votre père est venu pendant que vous étiez sorti.

LE CAPITAINE.

Qu'a-t-il dit en apprenant que j'étais ici?

FAG.

De ma vie je n'ai vu un barbon plus étonné.

LE CAPITAINE.

Que lui avez-vous répondu?

FAG.

J'ai menti, Monsieur. Je ne me rappelle pas précisément le mensonge; mais vous pouvez être sûr qu'il n'a pas su de moi la vérité. Cependant, Monsieur, crainte de quelque bévue à l'avenir, fixons, s'il vous plaît, ce qui vous attire à Bath. Nous mentirions avec un peu plus d'harmonie. Les domestiques ont été curieux, très-curieux.

LE CAPITAINE.

Vous n'avez rien dit?

FAG.

Oh ! pas un mot... Thomas, son cocher, que je tiens pour le plus discret de son espèce....

LE CAPITAINE.

Morbleu ! maraud, vous ne lui avez rien confié?

FAG.

Non, Monsieur; non, non, sur ma véracité! Il a été un peu questionneur, mais j'ai été rusé, diablement rusé! Mon maître, lui ai-je dit, est venu à Bath pour recruter.... Oui, Monsieur, j'ai dit pour recruter. Et que ce soit hommes, argent, femme ou santé, pendant la saison des eaux....

LE CAPITAINE.

Recruter fera l'affaire; soit.

FAG.

Oh! merveilleusement. Pour donner un air à la chose, j'ai ajouté que vous aviez déjà enrôlé dix commis réformés, vingts petits joueurs à la baisse, et trente garçons de libraires ruinés par des pamphlets.

LE CAPITAINE.

Butor, n'en dites jamais plus qu'il ne faut.

FAG.

Je vous demande pardon, Monsieur, je vous demande pardon; un mensonge n'est rien si un autre ne l'appuie.

LE CAPITAINE.

N'avez-vous point appris si mon ami Fakland est de retour?

FAG.

Il s'habille.

LE CAPITAINE.

Sait-il que mon père et miss Melville sont arrivés?

FAG.

J'imagine que non. Mais j'entends sa voix ; il descend.

LE CAPITAINE.

Allez lui dire que je suis ici.

FAG.

Oui, Monsieur. (*Il revient.*) Pardon..... Si le colonel vient, accordez-moi la faveur de vous rappeler que nous recrutons.

LE CAPITAINE.

Fort bien, fort bien.

FAG.

Et si, par bonté extrême, vous parlez des enrôlemens que nous avons faits, j'apprécierai le service; car bien que je ne me fasse pas un scrupule de mentir pour servir mon maître, encore cela blesse-t-il la conscience de se trouver en défaut. (*Il sort.*)

LE CAPITAINE seul.

Mon bizarre ami ne sait pas que sa maîtresse est à Bath. Je veux le tourmenter un peu avant de lui donner la nouvelle.

FAG entrant.

Monsieur Fakland ! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE CAPITAINE ABSOLU, FAKLAND.

LE CAPITAINE.

Vous êtes ponctuel dans votre retour, Fakland.

FAKLAND.

Quelle nouvelle depuis huit jours que je ne vous ai vu? Lydie....

LE CAPITAINE.

Tout comme auparavant. Je ne l'ai pas vue depuis notre querelle ; mais j'espère d'être rappelé.

FAKLAND.

Que ne lui persuadez-vous, pour en finir, de se faire enlever?

LE CAPITAINE.

Comment, de perdre les deux tiers de sa fortune? Vous oubliez ce point, mon ami.

FAKLAND.

Vous l'aimez, vous êtes sûr d'elle; proposez-vous à la tante avec le grade de capitaine.

LE CAPITAINE.

Doucement, doucement. Ma petite Lydie se laisserait enlever, j'en suis convaincu, par l'enseigne Béverley; mais je ne suis pas du tout certain qu'elle voulût m'épouser avec le consentement de la famille. Un sot mariage bien régulier, et l'espoir d'une grande fortune de mon côté... c'est le grand obstacle, impossible à lever.... Mais, Fakland, vous dînez avec nous?

FAKLAND.

Je ne puis, capitaine. Je ne suis pas dans une disposition d'esprit....

LE CAPITAINE.

Parbleu, Fakland, il faudra renoncer à votre société; vous êtes l'amant le plus grondeur, le plus incorrigible.

FAKLAND.

Ah! capitaine, votre cœur, comme le mien, n'est pas fixé à un seul objet. Vous avez adoré toutes les femmes, et moi j'aime pour la première et la dernière fois de ma vie.

LE CAPITAINE.

Quel sujet de crainte, maintenant, entre-t-il dans votre bizarre cervelle?

FAKLAND.

Quel sujet, dites-vous? Ciel! n'en ai-je pas mille? Ah! capitaine, quand deux âmes sensibles et délicates sont séparées, il n'est pas un aspect nouveau vers le ciel, un bruit des élémens, un souffle dans l'air qui ne présage un sujet de crainte à l'amant.

LE CAPITAINE.

Ainsi donc, Fakland, si vous étiez convaincu de l'heure use disposition d'esprit, de la santé de Julie, vous seriez parfaitement heureux?

FAKLAND.

Au-delà de tout ce qu'on peut exprimer. C'est mon seul tourment.

LE CAPITAINE.

Par pitié pour vous, Fakland, il faut que je vous en délivre. Miss Melville jouit d'une santé parfaite.... et dans ce moment même.... elle est à Bath.

FAKLAND.

Est-il vrai?

LE CAPITAINE.

Depuis une heure, au plus. Elle est arrivée avec mon père.

FAKLAND.

Sérieusement?

LE CAPITAINE.

Vous connaissez trop bien le colonel Absolu pour être surpris d'un caprice de ce genre.

FAKLAND.

Mon cher capitaine!... A présent, rien sur la terre ne peut me causer un moment de chagrin.

FAG entrant.

Monsieur, M. Desacres, qui arrive, est dans la salle basse.

LE CAPITAINE.

Restez, Fakland. Ce Desacres vit à un mille du châ-

teau de mon père; il pourra vous dire comment votre maîtresse s'est portée depuis votre absence.

FAKLAND.

Connaît-il la famille?

LE CAPITAINE.

Oh! le très-intime; il est aussi mon rival. J'entends un autre moi, car il ignore que son ami le capitaine ait jamais vu Lydie. Il est assez plaisant de l'entendre se plaindre à moi d'un rival qui se cache. Chut! c'est lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DESACRES *en habit de campagne.*

DESACRES.

Ah! mon cher ami. Tout-à-l'heure arrivé du pays, comme tu le vois. (*A Fakland.*) Monsieur... (*Un salut profond.*)

LE CAPITAINE ironiquement.

Je vous présente M. Fakland... Monsieur Fakland, M. Desacres.

DESACRES.

Monsieur, je suis charmé.... (*Au capitaine.*) Quoi! c'est ce Fakland qui....

LE CAPITAINE.

Oui, le prétendu de mademoiselle Melville.

DESACRES.

Ah! monsieur Fakland, vous êtes un heureux mortel.

FAKLAND.

Je n'ai pas encore vu mademoiselle Melville, Monsieur; j'espère que sa santé....

DESACRES.

De ma vie je ne l'ai vue se porter mieux; jamais

mieux. Toujours, toujours vermeille et fleurie. C'est une santé à faire envie au Spa de l'Allemagne.

FAKLAND.

J'ai ouï dire pourtant qu'elle avait été un peu indisposée.

DESACRES.

Faux, très-faux, Monsieur; dit seulement pour vous vexer : tout le contraire, je vous assure.

FAKLAND.

Vous voyez, capitaine.... Et moi, j'étais inquiet, en proie à la douleur!

LA CAPITAINE.

Allez-vous être en colère contre votre maîtresse pour n'avoir pas été malade?

FAKLAND.

Non, non. Cependant une légère petite indisposition est une suite assez naturelle de l'absence de ceux qu'on aime. Ne trouvez-vous pas qu'il y ait quelque chose de dénaturé dans cette insensible, robuste santé?

LE CAPITAINE.

Ce fut très-inhumain à elle de se bien porter loin de vous; c'est certain.

DESACRES regardant.

Beaux appartemens! Jack!

FAKLAND.

Vous dites que mademoiselle Melville s'est portée si excessivement bien; elle a donc été gaie?

DESACRES.

Gaie!... Elle était le signal des plaisirs, l'âme des sociétés. Si amusante et si aimable!... même un peu folâtre.

FAKLAND.

Il y a dans la femme une légèreté naturelle que rien ne peut changer. Quoi! heureuse, et moi absent!

LE CAPITAINE.

Tout-à-l'heure vous n'aviez qu'une crainte; la santé de Julie.

FAKLAND.

Eh quoi! capitaine, avez-vous vu que j'aie fait le plaisir d'une société?

LE CAPITAINE.

Certainement non.

FAKLAND.

Ai-je été aimable et amusant?

LE CAPITAINE.

Oh! sur ma parole, je vous absous.

FAKLAND.

Ai-je été plein d'esprit et de gaieté?

LE CAPITAINE.

Non; il faut vous rendre justice.... Vous avez été stupide, vrai! à confondre les gens.

DESACRES, à part.

Quel est donc le sujet?....

LE CAPITAINE.

Il exprimait à sa manière le plaisir qu'il a d'apprendre le bonheur de Julie. C'est tout.... N'est-ce pas, Fakland?...

FAKLAND.

Oui, oui....

DESACRES.

Et puis elle est si parfaite... une voix si douce! si habile au piano! Comme ses jolis petits doigts.... *le doux et l'aigu, l'andantino, l'amoroso et le presto!* Comme elle a chanté au concert de madame Harpino!

FAKLAND.

Insensé que je suis de fixer tout mon bonheur sur un être aussi frivole! Le coryphée d'un cercle!...

Cœur léger ! S'attendrir avec des roulades.... Qu'en dites-vous, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Mais, que je serais charmé d'apprendre que ma maîtresse a été si gaie.

FAKLAND.

Oui, oui, oui.... Je ne suis pas fâché qu'elle ait été heureuse. Non, non, j'en suis ravi.... Je ne voudrais pas qu'elle eût été triste ou malade. Mais.... Elle a dansé, sans doute ?

DESACRES.

Il parle de danse, ce monsieur ?

LE CAPITAINE.

Il dit que la dame dont nous parlons danse aussi bien qu'elle chante.

DESACRES.

Oui, vraiment ! ce fut, s'il m'en souvient, à notre dernier bal.

FAKLAND.

Danser ! Que tous ses sentimens sont différens des miens ! J'étais morne, pensif, muet, solitaire. Tourmens le jour, insomnies la nuit..... Elle n'était que santé, plaisirs, enjouement, danse.... Oh ! maudite légèreté !

LE CAPITAINE.

Au nom du ciel, Fakland, craignez de vous commettre. Elle a dansé ! l'usage du monde oblige souvent.....

FAKLAND.

Allons, je me contiens... par bienséance. Vous venez de louer, je crois, dans mademoiselle Melville l'art de danser un menuet ?

DESACRES.

Oh ! pour le menuet, je serais sa caution. Mais, c'est de ses contre-danses que j'allais vous parler. C'est un air....

FAKLAND.

Justifiez cela, Absolu. Pourquoi ne la défendez-vous pas?... J'aurais pu pardonner un menuet.... ne pas y faire attention. Mais passer la nuit entière dans un cercle d'étourdis, sauter, bondir, fixer son œil sur l'œil, sa main dans la main du fat qui la presse! Non, il n'y a qu'un seul homme au monde avec qui une femme délicate et modeste puisse danser, et le reste de la contre-danse devrait n'être que des grands-oncles et des grand'tantes.

LE CAPITAINE.

Eh, sans doute, des grands-pères et des grand'mères.

FAKLAND.

Qu'un seul être pervers s'y mêle, la contagion se répand! le pouls bat plus vite à tous les mouvemens; l'air s'électrise par l'amour, et chaque étincelle pénètre au dernier anneau de la chaîne.... Il faut que je vous quitte.... J'avoue que ma tête est en désordre, et ce maudit lourdaud s'en est aperçu.

SCÈNE IV.

DESACRES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Ah! ah! ah! Pauvre Fakland! Il y a cinq minutes, rien au monde ne pouvait lui causer un moment de chagrin!

DESACRES.

N'était-il pas fâché que j'aie loué sa maîtresse?

LE CAPITAINE.

Un peu jaloux, je crois.

DESACRES.

Allons donc! Ah! ah! jaloux de moi?

LE CAPITAINE.

Il n'est là rien d'étrange; ces grâces, ce petit air insinuant qui n'est qu'à vous vont donner du fil à retordre aux jeunes filles.

DESACRES.

Vous vous moquez, capitaine. Du fil à.. Ah! ah!... Mais vous savez que je ne m'appartiens plus; Lydie m'a enlevé. Elle ne pouvait me souffrir en province; je manquais de goût. Ici, la vieille Célimène ne réglera plus ma toilette. Je lui renvoie l'habit de campagne et la casquette.

LE CAPITAINE.

Vous vous polirez, à la ville.

DESACRES.

C'est mon projet. Et si je rencontre ce Béverley....

FAG entrant.

Capitaine, un monsieur demande à vous voir. Faut-il le laisser entrer?

LE CAPITAINE.

Oui, Fag.

DESACRES.

Je me retire..

LE CAPITAINE.

Demeurez.... Qui c'est-il, Fag?

FAG.

Votre père, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Maraud, pourquoi ne l'avez-vous pas laissé monter tout de suite?

DESACRES.

Vous avez des affaires; j'attends une lettre de madame Néolog, et j'ai envoyé chez mon ami le chevalier Pistol. Sans adieu, capitaine; à dîner nous boirons du champagne rosé en l'honneur de la petite Lydie.

LE CAPITAINE.

Oh! pour cela de tout mon cœur.... Préparons-nous maintenant à un sermon bien paternel...... Je voudrais que la goutte l'eût retenu une semaine encore dans son château.

SCÈNE V.

LE COLONEL ABSOLU, LE CAPITAINE ABSOLU.

LE CAPITAINE.

Monsieur, je suis ravi... Mon Dieu, la belle apparence! Votre arrivée à Bath m'avait fait craindre pour votre santé.

LE COLONEL.

Craindre extrêmement, j'oserais l'assurer. Vous recrutez ici, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur; je suis en fonctions.

LE COLONEL.

Je suis bien aise de vous trouver à Bath, quoique je ne m'y attendisse guère, car j'allais vous écrire.... Mon fils, j'ai considéré que je devenais vieux et infirme, et que je ne vous tourmenterais pas long-temps, selon les apparences.

LE CAPITAINE.

Pardonnez-moi, Monsieur, je ne vous vis jamais plus de force et de fraîcheur, et je prie le ciel....

LE COLONEL.

Puissiez-vous être exaucé!.... De tout mon cœur. J'ai donc considéré que cette santé si robuste, puisque vous le voulez, pourrait être un fléau pour vous. Je conçois aussi que le traitement de capitaine et la

pension que je vous accorde sont un assez mince revenu pour l'heureux naturel que vous tenez de moi.

LE CAPITAINE.

Monsieur, vous êtes trop bon.

LE COLONEL.

Et tout mon souhait, pendant que je vis, c'est que mon fils fasse quelque figure dans le monde. En conséquence, j'ai résolu de vous placer dans une noble indépendance.

LE CAPITAINE.

Monsieur, cette bonté me confond. Mais ce souhait n'est pas que je quitte mon régiment ?

LE COLONEL.

Ce sera suivant la volonté de votre femme.

LE CAPITAINE.

Ma femme, Monsieur !

LE COLONEL.

Oui, oui, arrangez cela entre vous.

LE CAPITAINE.

Une femme, Monsieur, dites-vous ?

LE COLONEL.

Oui, une femme. Quoi ! ne vous en avais-je pas parlé encore ?

LE CAPITAINE.

Pas un mot.

LE COLONEL.

C'est pourtant ce que je ne dois pas oublier. Oui, mon fils, l'indépendance dont je parlais vient d'une femme.

LE CAPITAINE.

Monsieur ! Monsieur ! vous me surprenez.

LE COLONEL.

Que veut dire ce fou-là ? Tout-à-l'heure vous n'étiez que reconnaissance et devoir.

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur; vous me parliez d'indépendance et de fortune, mais vous ne disiez pas un mot de la femme... Et, le nom de la demoiselle ?

LE COLONEL.

Que vous importe, Monsieur ? Allons, faites-moi la promesse de l'aimer, et d'épouser sur-le-champ.

LE CAPITAINE.

Mais, Monsieur, il n'est pas très-raisonnable de m'ordonner d'aimer une femme tout-à-fait inconnue.

LE COLONEL.

C'est moins raisonnable à vous, Monsieur, de refuser une femme, parce que vous ne la connaissez pas encore.

LE CAPITAINE.

Excusez-moi, Monsieur, si je vous dis qu'en ce seul point je ne puis vous obéir.

LE COLONEL.

Je t'ai écouté quelque temps avec patience ; j'ai été froid... très-froid. Prends garde... Tu sais que je suis la complaisance même.... quand je ne suis pas contrarié; mais, ne me mets pas en fureur.

LE CAPITAINE.

Monsieur, en cela seul....

LE COLONEL.

Je ne veux pas entendre un mot; pas un mot, un seul mot; ainsi donc, promets-moi par un signe; et je te dirai, fripon....

LE CAPITAINE.

Quoi ! mon père, vous promettre de m'enchaîner à quelque masse de laideur?

LE COLONEL.

Morbleu! votre femme serait aussi laide qu'il me plairait de la choisir, elle aurait un œil éraillé, une éminence sur le dos, la peau d'une Africaine et la barbe d'un Juif, je prétends que vous la lorgniez tout le jour, et que la nuit....

LE CAPITAINE.

Voilà de la raison, mon père, du sang-froid!

LE COLONEL.

Point de ricanement.

LE CAPITAINE.

Je ne fus jamais dans une disposition moins heu reuse pour être enjoué.

LE COLONEL.

C'est faux, Monsieur; je sais que vous riez sous cape, et que vous ferez claquer vos dents quand je serai sorti.

LE CAPITAINE.

Monsieur, je sais mieux mon devoir.

LE COLONEL.

Pas de vos emportemens, s'il vous plaît.

LE CAPITAINE.

Monsieur, je n'ai jamais été si calme.

LE COLONEL.

Je sais que vous êtes en colère au fond du cœur, hypocrite!

LE CAPITAINE.

Monsieur....

LE COLONEL.

C'est donc ainsi que vous vous emportez!..... Ne pouvez-vous être froid, comme je le suis? Là, vous ricanez encore? Tu comptes peut-être sur ma douceur, Jack; mais prends garde; la patience d'un

ange n'y tiendrait pas, à la fin. Remarque bien ceci : je te donne six heures pour réfléchir sur ce mariage. Si tu consens, et sans restriction, je peux un jour te pardonner.... sinon, je casse ta commission de capitaine, je te colloque, à six guinées par mois, sous la main d'un procureur qui retiendra les intérêts ; je te désavoue, te déshérite; et que les élémens me confondent si je t'appelle encore mon fils!

(*Ils sortent tous les deux, du côté opposé.*)

SCÈNE VI.

Le théâtre représente la place d'armes.

LUCY, LE CHEVALIER PISTOL.

LUCY, seule.

Le chevalier Pistol est plus ponctuel lorsqu'il m'attend pour lui parler de sa chère Délia, comme il l'appelle.

LE CHEVALIER.

Ah! je vous cherchais. J'ai été du côté du midi pendant une demi-heure.

LUCY, prenant le ton niais.

Et j'étais à vous attendre du côté du nord.

LE CHEVALIER.

C'est peut-être la raison pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrés... Mais, ma petite fille, n'avez-vous rien pour moi?

LUCY.

Oui, j'ai... (*Elle remet une lettre.*)

LE CHEVALIER.

Vraiment, j'avais deviné que vous ne veniez pas les mains vides. (*Il lit*). « Souvent une *impulsion*

soudaine a plus de pouvoir sur un cœur que les lentes *combinaisons* d'intérêts de famille. Telle fut *la commotion* que j'éprouvai près du chevalier P..... « Des points ! Charmante réserve ! » la première fois que l'amour vint l'offrir à ma vue. « Très-joli ! » La pudeur *sexuelle* arrête ma plume..... Il faut pourtant que j'ajoute que j'aurai une joie *infaillible* de retrouver mon chevalier digne du *Sensorium* de sa tendre Délia. » Sur mon honneur, Lucy, miss est un grand maître en fait de langage !

LUCY.

Oh ! dame ! quand on a son expérience....

LE CHEVALIER.

Quoi ! à dix-sept ans ?

LUCY.

C'est vrai.... Mais elle si savante ! Oh ! comme elle lit sans ânonner !

LE CHEVALIER, avec ironie.

Il faut qu'une dame soit profonde pour écrire de ce style.

LUCY.

Ah ! si vous l'entendiez quand elle parle de vous !

LE CHEVALIER.

Dites-lui que je serai le meilleur mari, et que je la fais baronnette par-dessus le marché. Mais il faut que j'obtienne le consentement de la vieille.

LUCY.

Je pensais que vous n'étiez pas assez riche pour être si délicat.

LE CHEVALIER.

C'est deviner à merveille ; je suis si pauvre que je ne peux pas me résoudre à faire une mauvaise action. Fortuné, j'aurais, sans remords, escamoté votre maîtresse et sa dot. Cependant, ma jolie petite, voilà une bagatelle pour vous acheter un ruban. Revenez ce soir,

vous aurez réponse à ce message. Sur quoi, friponne, reçois ce baiser pour t'en souvenir.

LUCY.

Fi, chevalier! ma maitresse ne vous aimera pas si vous êtes impertinent.

LE CHEVALIER.

Elle m'aimerait, Lucy; la modestie est une qualité dans l'amant plus louée que chérie des femmes. Or, dans le cas où ta maîtresse demanderait si le chevalier te prit jamais un baiser, dis-lui cinquante, ma chère.

LUCY.

Comment! voulez-vous que je lui dise un mensonge?

LE CHEVALIER.

Eh! bien donc, friponne, que ce soit une vérité.

LUCY.

Ah! fi!.... On vous voit. (*Il regarde Fag, et sort en fredonnant.*)

SCÈNE VII.

FAG, LUCY.

FAG.

Là! là!...

LUCY.

Ah! Dieu! monsieur Fag, vous m'avez effrayée.

FAG.

Allons, allons, Lucy, il n'y a personne.... Un peu moins d'innocence. Vous nous jouez, friponne; je vous ai vu remettre un billet au chevalier.

LUCY.

Ah! ah! ah! Vous autres messieurs vous êtes si prompts à juger! Cette lettre était de la tante, nigaud! Elle est folle du chevalier.

FAG.

N'avez-vous pas aussi un billet doux pour mon maître?

LUCY.

Mauvaise nouvelle! Un rival plus dangereux que Desacres.... Le colonel Absolu a proposé son fils.

FAG.

Comment! le capitaine?

LUCY.

J'ai bien écouté. Je sais tout.

FAG, *éclatant*.

Ah! ah! ah!.... Voilà qui est bon. Adieu, Lucy, je vais lui porter la nouvelle.

LUCY.

Riez donc, c'est très-vrai; mais dites-lui de ne pas se laisser altérer.

FAG.

Oh! il sera désolé.

LUCY.

Qu'il ne songe pas à avoir une querelle avec le jeune Absolu.

FAG.

Ne craignez rien.

LUCY.

Qu'il se commande!

FAG.

Oui, oui. (*Ils se séparent.*)

ACTE III.

Le théâtre représente la place d'Armes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE, LE COLONEL.

LE CAPITAINE, à part.

Assez bizarre, ma foi ! mon père veut me forcer d'épouser la personne que je médite d'enlever ! Mais qu'il ignore ma liaison avec elle quelques jours encore. Sa manière de procéder dans ces matières est trop prompte. D'abord, allons nous rétracter. Ma conversion paraîtra soudaine; mais je peux lui attester qu'elle est très-sincère. Il vient. Comme il a l'air bourru !

LE COLONEL, à part.

Je mourrai plutôt que de lui pardonner. Que dis-je mourir ? je veux vivre cinquante ans pour le désoler. A ma dernière entrevue son impertinence m'a mis presque hors de moi. Enfant obstiné, colère ! à qui peut-il ressembler ? C'est la récompense de l'avoir mis au monde avant ses frères et sœurs, envoyé à douze ans se faire tuer, à la suite d'un régiment ! Je ne le reverrai jamais ! jamais ! jamais ! jamais ! jamais !

LE CAPITAINE, à part.

Composons mon visage.

LE COLONEL.

Eloignez-vous!

LE CAPITAINE.

Je venais, Monsieur, avouer ma faute et me soumettre.

LE COLONEL.

Qu'est-ce ?

LE CAPITAINE.

J'ai médité..., réfléchi sur vos anciennes bontés..., votre complaisance pour moi.

LE COLONEL.

Eh bien ! Monsieur ?

LE CAPITAINE.

Enfin, j'ai pesé, balancé ce que vous avez dit de l'obéissance et de l'autorité.

LE COLONEL.

Après ?

LE CAPITAINE.

Le résultat de ces réflexions est de sacrifier tous mes penchans à vos volontés.

LE COLONEL.

Ah ! c'est parler bon sens, absolu bon sens. Je n'ai rien entendu de plus judicieux de ma vie. Eh bien ! mon fils, mon cher fils ! je vais t'apprendre ce que c'est que la jeune personne. Rien que ta colère, sot que tu es, m'avait empêché de le dire d'abord......... Prépare-toi à la surprise, au ravissement. Que penses-tu de miss Lydie Deslangueurs ?

LE CAPITAINE.

Quoi ! *les Langueurs* de cette petite ville ?

LE COLONEL.

Non, non. N'as-tu jamais vu madame Néolog et sa nièce Lydie ?

LE CAPITAINE.

Néolog ! Lydie ! je ne me souviens pas d'avoir même entendu ces noms-là.... Attendez.... je pense que j'ai quelque idée. Lydie ! Lydie !.... Elle louche, n'est-ce pas ? petite fille....

LE COLONEL.

Elle *louche !*.... Morbleu ! non.

LE CAPITAINE.

Il faut donc que j'aie oublié....

LE COLONEL.

Que penses-tu d'une beauté au teint de rose? Dix sept ans, Jack, dix-sept ans!

LE CAPITAINE.

Quant à ce point, Monsieur, je suis l'indifférence même.

LE COLONEL.

Et des yeux, oh! des yeux! si modestes et si fripons! Pas un regard qui ne parle, n'étincelle, n'enflamme. Et ses joues! ses joues! comme elles se colorent d'un carmin délicat aux petits secrets que son cœur lui révèle! Et ses lèvres...

LE CAPITAINE.

Laquelle aurai-je, Monsieur, la nièce ou la tante?

LE COLONEL.

A ton âge, insensible automate, un tel portrait m'eût fait partir comme une bombe.... Quand j'enlevai ta mère, je n'aurais aimé rien de laid ou de vieux pour un empire.

LE CAPITAINE.

Même pour faire plaisir à votre père?

LE COLONEL.

Non.... Ah! diable! Oui, oui.... Si mon père eût désiré.... C'est une autre affaire, quoiqu'il ne fût pas indulgent comme je le suis.

LE CAPITAINE.

J'oserais bien dire que non.

LE COLONEL.

Mais, serais-tu fâché d'apprendre que ta maîtresse soit si belle?

LE CAPITAINE.

Monsieur, vous plaire c'est tout ce que je veux; non que je pense que le pis dans une femme soit d'être belle. Mais, mon père, s'il vous souvient, vous avez parlé d'un œil de moins, d'une sommité ou deux et d'autres grâces de cette espèce. Or, sans être très-difficile, j'aimerais mieux que ma femme n'eût pas le dos si incliné, et quoiqu'un seul œil puisse être très-agréable, comme le préjugé veut qu'on en ait deux, je ne voudrais pas affecter de singularité sur ce point.

LE COLONEL.

Quel flegmatique sot! Corbleu! j'ai grande envie d'épouser la demoiselle.

LE CAPITAINE.

Je suis entièrement à vos ordres. Si vous songez à faire la cour à Lydie, accordez-moi la tante : ou si vous préférez la vieille, avec la même soumission je prendrai la nièce.

LE COLONEL.

Sur ma parole, tu es un grand hypocrite, ou....... Mais allons, je sais que ton indifférence sur ce sujet n'est qu'un mensonge; j'en suis sûr. Eh!... Peste soit de la froideur de sa mine! Allons, avouez-moi, Jack, que vous avez menti. N'est-ce pas? vous avez joué l'hypocrite, eh?

LE CAPITAINE.

Je suis fâché, Monsieur, que le respect que je vous porte et mon devoir soient ainsi méconnus.

LE COLONEL.

Viens; j'écrirai une lettre à mistriss Néolog, et sur-le-champ tu verras sa nièce. Ses yeux, comme la flamme de Prométhée, animeront ce cœur de marbre. Je ne te pardonne jamais si au retour tu n'es pas fou de ravissement et d'impatience.

SCÈNE II.

Le théâtre représente le salon de Julie.

FAKLAND, JULIE.

FAKLAND, seul.

On m'a dit que j'allais voir Julie..... Quand mon calme revient, combien je rougis d'avoir grondé avec elle! Quelle innocente joie dans ses yeux lorsque je l'ai revue! Quelle délicatesse dans ses expressions! Elle vient! Oui, c'est sa marche et sa rapidité quand elle sait que Fakland compte les momens de son absence.

JULIE, avec un peu de surprise.

C'est vous!

FAKLAND.

Pouvais-je, Julie, être satisfait d'une première entrevue, gênés tous deux par la présence du colonel?

JULIE.

Ah! Fakland! puisque je vous dois ce second bonheur, ne me laissez pas croire que votre première visite annonçait une froideur....

FAKLAND.

J'avais une joie extrême à vous voir.... à vous voir dans une santé si parfaite.

JULIE.

Non; j'ai aperçu je ne sais quoi, que vous avez mal pris. Devez-vous me cacher?...

FAKLAND.

Vous l'avouerai-je? En apprenant votre arrivée par un voisin, cette joie a été un peu tempérée par le récit de votre enjouement, de vos danses, que sais-je encore? Tel est mon caractère, Julie; je regarderais un moment de plaisir loin de vous comme une trahison

contre la fidélité. La larme qui roule dans l'œil de l'amante et de l'amant qu'on sépare n'est-elle pas le gage qu'il n'y aura pas un sourire avant que l'amour les réunisse ?

JULIE.

Le rapport d'un rustre imbécile a-t-il plus de pouvoir sur vous qu'une tendresse que vous avez éprouvée ?

FAKLAND.

Non, non, je suis heureux si vous l'avez été. Dites que vous chantiez sans plaisir, que vous pensiez à moi en valsant.

JULIE.

Eh ! puis-je être heureuse sans vous ? Si je porte un air satisfait, c'est pour laisser voir que je ne doutai jamais de la sincérité de Fakland ; si, malgré moi, je parais triste, c'est après avoir pleuré votre absence, ou ma crédulité. Je ne veux pas me plaindre ; mais que de fois j'ai voilé mes ennuis d'un sourire dans la crainte qu'on ne devinât quelle rigueur faisait couler mes larmes !

FAKLAND.

Insensé que je suis ! si je doute jamais d'une constance si vraie....

JULIE.

Si un de ces sentimens finit sans une cause qui vienne de vous, et je n'ose la supposer.... que je devienne un objet de mépris pour ma légèreté et mon ingratitude !

FAKLAND.

Ce dernier mot m'a blessé ! je voudrais n'avoir pas de titre à la gratitude. Sondez votre cœur, Julie ; ce que vous prenez pour l'amour, je le crains, n'est qu'une vive reconnaissance.

JULIE.

Pour quelle qualité faut-il que je vous aime ?

FAKLAND.

Pour aucune... M'aimer pour le jugement et les dons de l'esprit, ce n'est que m'estimer; quant à la personne....

JULIE.

C'est une erreur de la nature, quand elle accorde à votre sexe la beauté. J'ai connu des hommes qui sur un sujet si vain l'emportent peut-être sur vous, mais mon cœur n'a jamais demandé à mes yeux s'ils étaient moins bien, ou mieux que vous.

FAKLAND.

Si j'étais aimé comme je veux l'être, fussé-je laid comme un Lapon, personne ne vous paraîtrait si beau.

JULIE.

Vous êtes décidé à me tourmenter; le contrat qui nous lie vous a donné plus que le privilége d'un amant.

FAKLAND.

Un contrat! ce souvenir justifie mes doutes! Le respect pour un père n'a-t-il pas gêné votre penchant?

JULIE.

Rompons cet engagement solennel..... Mon cœur, je le sens, ne sera pas plus libre.

FAKLAND.

Si prompte! tant d'ardeur pour votre liberté! Si votre amour était fixé, Julie, dégageriez-vous votre promesse, en supposant que je le veuille?

JULIE.

Vous mettez mon cœur à la torture.... je ne peux plus supporter cela.

FAKLAND.

Je vous afflige, Julie! Mes craintes naissent de cette idée: les femmes distinguent rarement la cause de leur amour. Le froid conseil de la prudence, le de-

voir, l'ambition sont pris souvent pour la voix du cœur. O Julie! Si tant de raisons puissantes entrent dans l'amour, un esprit délicat peut douter s'il existe!

JULIE.

Cette délicatesse, vraie à vos yeux, fausse aux miens, commence à m'offenser.... Je ne vous avais pas donné de raison.... (*Elle s'éloigne.*)

FAKLAND.

Restez, Julie; restez un moment.... La porte est fermée! Julie! moitié de mon âme!..... J'entends ses sanglots. Malheureux! quelle déraison! Demeurez.... Ah! elle revient! Qu'il y a peu de résolution dans une femme! comme quelques mots de douceur la font changer!..... Non, vraiment, elle s'éloigne. Quoi, Julie, mon amour! dites seulement que vous me pardonnez. Revenez pour me dire..... Ah, c'est avoir trop de ressentiment, restez donc. La voici..... De la fermeté en rien! sa sortie n'était donc qu'une ruse? Elle ne verra pas que j'en suis blessé: affectons l'indifférence. (*Il chante, puis il écoute.*) Non, morbleu, elle ne revient pas! elle n'y songe même pas. Ce n'est pas là de la fermeté; c'est obstination. Eh bien, je l'ai mérité! Quoi, après une absence si longue, gronder avec son amante! je serais honteux de la voir.... Attendons que son ressentiment soit calmé, et si je la tourmente encore, que je la perde pour toujours!

SCÈNE III.

Le théâtre représente l'appartement de madame Néolog.

LE CAPITAINE, MADAME NÉOLOG.

MADAME NÉOLOG, une lettre à la main.

Vous êtes fils du colonel! ce titre, Monsieur, vous recommande assez, et cet air *ingénu* m'eût appris tout ce qu'un père me dit de vous.

LE CAPITAINE.

N'ayant jamais vu miss Deslangueurs, mon seul motif, vous le croirez, c'est de m'allier à mistriss Néolog, dont les qualités intellectuelles, le savoir sans affectation....

MADAME NÉOLOG.

Monsieur, c'est pour moi un honneur infini.... Je vous prie, capitaine, de vous asseoir.... Ah ! qu'on sait peu apprécier ces qualités *ineffectuelles* dans une femme. Ils n'ont des sens, du goût, les hommes, que pour cette fleur, sans valeur, selon moi, qu'on appelle beauté.

LE CAPITAINE.

Et nos dames ne croient-elles pas que notre première admiration est pour la beauté, et que le savoir est superflu. Peu de femmes, comme madame Néolog...

MADAME NÉOLOG.

Monsieur, vous me comblez. (*A part.*) Ce bon ton a disparu. Ah ! quel malheur pour les femmes ! (*Haut.*) Excepté vous, capitaine, ne trouver rien d'aimable qu'entre quarante et cinquante ans !

LE CAPITAINE.

Vous oubliez le malheur des jeunes gens, Madame ; ceux qui ont du goût n'aiment que les grand'mamans.

MADAME NÉOLOG.

Vous n'ignorez pas, capitaine, que la petite étourdie s'est éprise d'un enseigne dont personne ici ne connaît la famille.

LA CAPITAINE.

J'ai entendu parler de cette folie.

MADAME NÉOLOG.

Cela me donne l'*hydrostatique* à un tel degré ! J'ai cru qu'elle avait cessé de correspondre avec lui ; mais voilà que ce jour même, j'ai *intercédé* une lettre de de cet *apoco*. (*Elle la montre*).

LE CAPITAINE.

Mon dernier billet; ah traîtresse de Lucy !

MADAME NÉOLOG.

Peut-être connaîtrez-vous l'écriture ?

LE CAPITAINE.

Je pense que j'ai vu cette main; oui, j'ai.... sans aucun doute, j'ai dû voir cette main.

MADAME NÉOLOG.

Lisez, capitaine.

LE CAPITAINE lit.

« Idole de mon cœur, ma Lydie adorée ! » Très-tendre, en vérité ! « je suis extrêmement alarmé de la » nouvelle que vous m'envoyez, d'autant plus que mon » nouveau rival.... »

MADAME NÉOLOG.

C'est vous, Monsieur.

LE CAPITAINE.

« Passe généralement pour un jeune homme ac- » compli. » C'est assez généreux.

MADAME NÉOLOG.

Le fripon a quelque dessein en écrivant ainsi.

LE CAPITAINE.

J'en répondrais pour lui, Madame.

MADAME NÉOLOG.

Continuez, vous allez voir.

LE CAPITAINE.

« Quant au vieux dragon qui vous garde. » Qu'entend-il par là ?

MADAME NÉOLOG.

Moi, Monsieur, moi ! Qu'en pensez-vous ? Mais allez plus loin.

LE CAPITAINE.

« Je vais presser l'attaque, mais j'éluderai sa vigi-
» lance. Comme on m'a dit que la même vanité qui lui
» fait orner son visage suranné, et parer son langage de
» mots baroques qu'elle-même n'entend pas... »

MADAME NÉOLOG.

Là, une attaque sur mon langage! Quel sot! Si je sais quelque chose c'est l'emploi des mots et un choix délicat d'*épitaphes*.

LE CAPITAINE.

Il mériterait!.... Voyons. « La même vanité.... »

MADAME NÉOLOG.

Il n'est pas nécessaire de lire deux fois.

LE CAPITAINE.

Pardon... « doit lui faire ouvrir l'oreille aux ruses
» les plus grossières lorsqu'on la flatte ou qu'on feint
» de l'adorer, » L'impertinent! « j'ai trouvé un stra-
» tagème pour vous voir bientôt, de l'aveu de la
» duègne, et faire d'elle l'intermédiaire de nos rendez-
» vous. » Fût-il jamais une telle assurance!

MADAME NÉOLOG.

Avez-vous jamais ouï rien de pareil? Eluder ma vigilance, n'est-ce pas? Oui, oui, ah! ah! Il y a apparence, vraiment! Qu'il entre par cette porte! nous allons voir qui complote le mieux.

LE CAPITAINE.

Nous allons voir, madame.... nous allons voir. Ah! ah! ah! ah! ah! ah! Mais madame Néolog, la jeune personne me paraît très-infatuée du Béverley. Si vous fermiez les yeux sur les billets doux; qu'ils méditent même un enlèvement; vous paraissez de connivence; à point nommé je saisis mon faquin et lui enlève sa maîtresse.

MADAME NÉOLOG.

Je suis ravie du plan. Rien n'est mieux imaginé.

LE CAPITAINE.

Mais si je voyais Lydie? Je voudrais la sonder un peu.

MADAME NÉOLOG.

Je doute qu'elle soit préparée à cette visite. Il y a certain *décorum* dans ces affaires....

LE CAPITAINE.

Oh ciel, elle me refuse!..... (*Haut.*) Dites-lui que Béverley.....

MADAME NÉOLOG.

Monsieur!

LE CAPITAINE.

Ah, ma langue!

MADAME NÉOLOG.

Que dites-vous de Béverley?

LE CAPITAINE.

Ah!... j'allais vous proposer, par pure plaisanterie au moins, de lui dire que Béverley est en bas.

MADAME NÉOLOG.

C'est un tour qu'elle aurait mérité. Et d'ailleurs ce freluquet ne lui promet-il pas d'avoir mon consentement pour la voir? Ah! ah! qu'il l'obtienne donc, s'il le peut. Qu'il l'obtienne!... Lydie, descendez... Il me fera l'intermédiaire de ses rendez-vous! ah! ah!... Descendez-donc, Lydie! je ne m'étonne pas de vous voir rire. Ah! ah! ah! son impertinence est risible?

LE CAPITAINE.

Très-risible, sur mon honneur, madame, ah! ah! ah!...

MADAME NÉOLOG.

Lydie! La petite effrontée ne veut pas entendre! Pour un moment adieu. Ah, vous n'avez pas encore assez ri. Me tromper! ah! ah!

SCÈNE IV.

LE CAPITAINE, seul.

Ah! ah! ah!... Un autre croirait ce moment propice pour renoncer au déguisement.... mais tel est le caprice de Lydie que la détromper c'est la perdre. Voyons si elle me reconnaît. (*Il paraît occupé à regarder les tableaux.*)

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, LYDIE.

LYDIE, à part.

J'ai entendu parler de jeunes filles, persécutées comme moi, qui ont appelé en faveur de leur amant à la générosité de son rival. Si je l'essayais!... Voilà cet odieux rival.... officier aussi! mais qu'il ressemble peu à mon Béverley!.. Je m'étonne qu'il ne commence pas... assez négligent, ma foi!... tout-à-fait à son aise! Parlons la première.... Monsieur Absolu!

LE CAPITAINE, se retournant.

Madame!

LYDIE.

O ciel, Béverley!

LE CAPITAINE.

Paix, paix, mon ange! doucement! Ne soyez pas surprise.

LYDIE.

Je suis si étonnée, si effrayée et si ravie! Comment êtes-vous ici?

LE CAPITAINE.

J'ai trompé votre tante; j'avais su que mon nouveau rival vous ferait une visite ce soir. J'ai réussi à l'éloigner. Je passe près d'elle pour le capitaine Absolu.

LYDIE.

Charmant! et elle croit...

LE CAPITAINE.

Oh, elle est convaincue!

LYDIE.

Ah! ah! ah! j'éclate de rire malgré moi en songeant combien sa sagacité est en défaut.

LE CAPITAINE.

Ne perdons pas ce moment; il est unique peut-être. Je vous en conjure, mon ange, fixez le jour, l'heure où, délivrée d'une indigne persécution?...

LYDIE.

Vous renoncez donc, Béverley, à une partie de ma fortune que je trouve si faible depuis que vous m'aimez! Qu'est-ce que l'or en effet? un poids sur les aîles de l'amour.

LE CAPITAINE.

Ah! n'apportez pour dot que la beauté. Vous le savez, Lydie, c'est le seul don que le pauvre Béverley puisse payer de son amour.

LYDIE.

Combien ces mots sont persuasifs! Quel charme la pauvreté aura avec lui!

SCÈNE VI.

Les précédens, MADAME NÉOLOG.

MADAME NÉOLOG, écoutant.

Je suis impatiente de voir comment elle se conduit.

LE CAPITAINE.

Si pensive, Lydie!... Toute cette chaleur s'est donc dissipée!

MADAME NÉOLOG.

Elle a été en colère, à ce que j'entends.

LYDIE.

Non, jamais, impossible...

MADAME NÉOLOG.

Le mauvais petit naturel!

LYDIE.

Que son choix soit le capitaine Absolu! Béverley est le mien.

MADAME NÉOLOG.

A sa face! dit à sa face!

LE CAPITAINE.

Que je vous supplie!..

MADAME NÉOLOG.

A genoux implorer sa pitié! Je ne puis plus me commander. Je vous ai entendu.

LE CAPITAINE, à part.

Maudite surprise!

MADAME NÉOLOG.

Je ne sais, capitaine, comment excuser sa rudesse envers vous.

LE CAPITAINE, à part.

Bon ! tout est sauvé ! (*Haut.*) J'ai quelque espoir, Madame, que le temps peut amener la jeune miss...

MADAME NÉOLOG.

Il n'y a rien à espérer d'elle... Elle est aussi têtue qu'une *allégorie* sur les bancs du Nil.

LYDIE.

Mais, Madame, de quoi, maintenant, m'accusez-vous ?

MADAME NÉOLOG.

Comment ! rebelle, n'avez-vous pas dit à ce monsieur que vous lui préfériez quelqu'un ?

LYDIE.

Non, Madame.

MADAME NÉOLOG.

Ne vous êtes-vous pas glorifiée que Béverley, ce rôdeur, Béverley, ce colifichet, possédait votre cœur ? Répondez, vous dis-je !...

LYDIE.

C'est vrai, Madame.... et personne que Béverley...

MADAME NÉOLOG.

Finissez, impertinente, ou je vous claquemure !

LE CAPITAINE.

Laissez, laissez-la parler. Je ne suis pas blessé, je vous assure.

MADAME NÉOLOG.

Vous êtes trop endurant.... Miss, suivez-moi. Capitaine, nous nous reverrons bientôt. Rappelez-vous ce qui est résolu.

LE CAPITAINE.

Je m'en souviendrai, Madame.

MADAME NÉOLOG.

Allons, prenez, avec grâce, congé de ce monsieur.

LYDIE.

Que toutes les félicités ensemble accompagnent Béverley ! mon bien-aimé Bé......

MADAME NÉOLOG.

Je vous refoulerai le mot dans la gorge... Déhontée ! venez donc, venez donc. (*Ils se séparent. Le capitaine baise la main de Lydie, pendant que madame Néolog met la sienne devant la bouche de la jeune miss pour l'empêcher de parler.*)

SCÈNE VII.

Le théâtre représente l'appartement de M. Desacres.

DESACRES, *habillé en Dandy;* DAVID.

DESACRES.

L'habit, David, l'habit fait une différence.

DAVID.

Oui, not'maître. Si vous retourniez à votre métairie fagoté comme ça, la vieille dame, j'en suis sûr, ne voudrait pas vous reconnaître ; votre servante Sallé et la petite laitière viendraient ricaner à la porte, et les chiens aboieraient dans la maison.

DESACRES.

Ce maître de danse de Paris, M. *de la Grâce*, est-il venu ? Il faut que je réforme mes pirouettes, mes balancés.

DAVID.

J'y retournerai.

DESACRES.

Vois aussi, à la poste, s'il n'y a pas de lettre pour moi.

DAVID.

J'y vais. (*Il ricane.*) Palsangué ! Si je n'avais pas

vu le coiffeur étriller vos cheveux, je n'aurais jamais reconnu la crinière. (*Il sort.*)

DESACRES, avançant, reculant, comme s'il prenait une leçon.

Chassez, glissez, coupez ! Que le diable confonde l'inventeur des danses modernes ! C'est de l'algèbre pour moi. Je danse un menuet avec assez d'aisance. Traversez, à gauche, à droite.... Un rigodon, je trépigne ça. Mais ces contre-danses (*il tâte ses molets*), je n'y ferai jamais de grands progrès; j'ai des jambes trop anglaises.

DAVID, rentrant.

M. le chevalier Pistol !

DESACRES.

Il peut entrer.

SCÈNE VIII.

DESACRES, LE CHEVALIER PISTOL.

LE CHEVALIER.

Monsieur Desacres, que je vous embrasse !

DESACRES.

Mon cher chevalier !

LE CHEVALIER.

Mon très-cher, qu'est-ce qui vous amène à Bath ?

DESACRES.

L'amour.... et un désir de vengeance m'y retient.

LE CHEVALIER.

Contez-moi cela.

DESACRES.

Je tombe amoureux d'une jeune personne; j'ai l'aveu de la famille, je la suis à Bath, et je la préviens de mon arrivée. On me répond qu'on a disposé de la demoiselle. C'est ce que j'appelle, chevalier, un mauvais procédé.

LE CHEVALIER.

Très-mauvais, sur ma parole ! Eh, devinez-vous la cause?

DESACRES.

La cause ?.... Elle a un autre amant, un Béverley qui est à Bath, à ce qu'on m'a dit.

LE CHEVALIER.

Il y a un rival !... Et vous croyez qu'il vous a supplanté malhonnêtement ?

DESACRES.

Malhonnêtement? Sans aucun doute. M'aurait-il supplanté s'il eût été honnête?

LE CHEVALIER.

Dans ce cas, vous savez ce qui vous reste à faire.

DESACRES.

Moi ! non, sur ma parole !

LE CHEVALIER, portant la main à son épée.

Vous m'entendez.

DESACRES.

Quoi, me battre avec lui ?

LE CHEVALIER.

Certainement. Pouvais-je entendre autre chose ?

DESACRES.

Mais, je n'ai pas reçu de provocation.

LE CHEVALIER.

Il vous a fait la plus grande qu'on puisse imaginer. Y a-t-il une plus détestable offense que d'aimer la même personne ? Par l'honneur ! c'est la brèche à l'amitié la moins pardonnable.

DESACRES.

Brèche à l'amitié ! Mais je ne connais pas l'homme.

LE CHEVALIER.

Il en a bien moins le droit de prendre une telle liberté avec vous.

DESACRES.

C'est vrai! Je me sens plein de rage, chevalier. Mais ne puis-je chercher à avoir un peu de droit de mon côté?

LE CHEVALIER.

Que signifie le droit quand il s'agit de votre honneur? Pensez-vous qu'Alexandre s'informait où était le droit? Il tirait son épée, et laissait débattre aux oisifs de son royaume, partisans de la paix, si c'était juste ou non.

DESACRES.

Vos paroles ont retenti là. Je défie mon homme sur-le-champ.

LE CHEVALIER.

Ah! mon petit ami, si j'avais ici la belle galerie du château que j'ai vendu, je pourrais vous montrer une file d'ancêtres en ligne directe. Tous ont tué leur homme.

DESACRES.

J'ai des ancêtres aussi, colonels ou capitaines dans la garde nationale du pays... Mais, n'ajoutez rien; je suis monté.

LE CHEVALIER.

Allons, allons, pas de colère. Ces choses-là se font toujours le plus poliment du monde.

DESACRES.

Je dois être en colère, chevalier; je dois être furieux.... Laissez-moi dans cette passion, si vous m'aimez. Allons.... une plume, du papier.... (*Il s'assied pour écrire.*) Je voudrais que l'encre fût rouge. Dictez, dictez, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Primo.... soyez calme.

DESACRES.

Commencerai-je par une imprécation? Laissez, laissez-moi débuter par un *Goddam!*

LE CHEVALIER.

De la décence! (*Il dicte.*) « Monsieur,

DESACRES.

C'est trop poli de moitié.

LE CHEVALIER.

« Pour prévenir toute méprise

DESACRES.

Après!

LE CHEVALIER.

» Dans l'hommage que nous adressons à la même personne,

DESACRES.

Oui, c'est la raison, *la même personne....*

LE CHEVALIER.

» J'attendrai l'honneur de votre compagnie

DESACRES.

Je ne vais pas l'inviter à dîner?

LE CHEVALIER.

Attendez.

DESACRES.

Eh bien, donc! « *L'honneur de votre compagnie*

LE CHEVALIER.

» Pour régler nos prétentions » Au Parc? Écrivez le Parc.

DESACRES.

Voilà!... plions le billet. Mes armes.... Main armée du poignard, c'est mon cachet.

LE CHEVALIER.

Vous voyez bien, cette petite explication arrêtera tout malentendu qui pourrait s' élever entre vous.

DESACRES.

Nous nous battrons pour prévenir tout *malentendu!*

LE CHEVALIER.

C'est à vous de fixer l'heure.... Si vous prenez mon avis, décidez cela ce soir. Que le pis en arrive, vous aurez l'esprit hors de trouble demain.

DESACRES.

C'est vrai.

LE CHEVALIER.

Je voudrais bien avoir l'honneur de porter le message; mais, pour vous dire un secret, j'aurai, je crois, au même instant, une affaire pareille sur les bras. Un capitaine fort jovial s'est permis une plaisanterie sur moi. Reste à le trouver, je le défie.

DESACRES.

Ne pouvez-vous combattre le premier? Je voudrais vous voir tuer cet homme, chevalier; ne fût-ce que pour prendre une petite leçon.

LE CHEVALIER.

Je serais vraiment fier de vous instruire; mais pour le moment.... Quand vous serez en présence de votre rival, que le duel se passe d'une façon agréable. Ayez le courage d'Achille, mais qu'il soit poli comme votre épée.

ACTE IV.

Le théâtre représente l'appartement de M. Desacres.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESACRES, DAVID, *en veste galonnée sous l'habit de paysan.*

DAVID.

Mon Dieu, mon Dieu ! je ne ferais pas ça... Tous les Pistols du monde ne me forceraient pas à me battre quand je n'y suis pas buté. Que dira la vieille dame ?

DESACRES.

Mais, mon honneur, David ?

DAVID.

J'en prendrais soin, aussi ; mais mon honneur ne pourrait faire moins que de me mijoter un peu.

DESACRES.

Un homme vraiment homme ne risque pas la perte de son honneur.

DAVID.

Je dis donc, not'maître, que ce serait plus civil à l'honneur de ne pas risquer la perte d'un homme.... Posons le cas que je sois un monsieur ; grâces à Dieu, ce que personne ne dira ! Mon honneur me fait rencontrer une querelle ; je me bats.... C'est assez drôle ça ! Je tue, c'est tant mieux. Mais qu'on me... O Dieu, ô Dieu !... Je vais au diable et mon honneur va à mon ennemi.

DESACRES.

Dans ce cas, ton honneur te suit dans la tombe.

DAVID.

C'est juste l'endroit où j'attendrais bien d'aller sans ça.

DESACRES.

Je ne t'écoute pas. Pense ce que ce serait que de déshonorer mes ancêtres !

DAVID.

Aller les trouver sitôt ! avec une once de plomb dans votre cervelle ! Mon avis serait de ne pas vous charger de ce poids, quelque léger qu'il soit.

DESACRES.

Mais, David, tu ne crois pas qu'il y ait un très, très, très-grand danger ? Eh ! on se bat souvent sans que malheur arrive.

DAVID.

Mon Dieu, mon Dieu ! il y a dix à parier contre un qu'on vous tuera. Aller trouver, là, quelque lion qui frappera d'estoc et de taille ! Miséricorde !... Je n'étais qu'un enfant que je n'osais pas regarder une épée, et depuis, je n'ai pas vu une plus laide bête qu'un pistolet chargé.

DESACRES.

Tu ne m'effraieras pas. Voilà le défi. Je viens d'envoyer chez mon cher ami, le capitaine Absolu...

DAVID.

Ah ! qu'il soit le messager ! Je ne voudrais pas y prêter cette main pour le meilleur cheval de votre écurie. Bon Dieu ! bon Dieu ! ça ne reluque pas comme une autre lettre ! ça sent la poudre comme la cartouche d'un soldat.

DESACRES.

Sors d'ici, poltron !

DAVID.

J'ai fini....... Mauvaises nouvelles pour le pays! Comme Diane va hurler! pauvre chienne, elle est loin de penser à quelle chasse vous allez!...... Et Proserpine qui vous porta dix ans par monts et par vaux! pauvre jument! comme elle va maudire l'heure où elle est née! (*Il pleure.*)

DESACRES.

Je suis déterminé. Va-t-en, maraud!

DAVID.

Adieu, cher maître. (*Il sanglotte.*)

DESACRES.

Poltron! corbeau de mauvaise augure! (*Il le chasse à coups de pied.*)

SCÈNE II.

DESACRES, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce donc?

DESACRES.

Rien : ce manant a tenté d'amollir mon courage.

LE CAPITAINE.

Vous m'avez demandé, m'a-t-on dit?

DESACRES.

Ah! voilà! (*Il lui donne le cartel.*)

LE CAPITAINE.

« A l'enseigne Béverley. » Ah! ah! Qu'est-ce?

DESACRES.

Un cartel.

LE CAPITAINE.

Vraiment! Allons, vous ne voulez pas vous battre avec lui?

DESACRES.

Si, si, capitaine. Pistol m'a soufflé sa rage. Je me bats ce soir même; d'autant que je suis en veine. Je ne veux pas laisser à ma colère le temps de se calmer.

LE CAPITAINE.

Mais, qu'ai-je à faire, moi ?

DESACRES.

Comme vous connaissez ce Béverley, il vous est aisé de le découvrir. Remettez-lui ce cartel à mort.

LE CAPITAINE.

Donnez, et croyez qu'il l'a déjà.

DESACRES.

Pardon; c'est vous causer beaucoup de trouble.

LE CAPITAINE.

Pas le moindre, en vérité.

DESACRES.

Vous me servirez de second?

LE CAPITAINE.

Mais.... Dans cette affaire ce n'est pas trop facile.

DESACRES.

Je prendrai donc le chevalier. Que vos vœux, du moins, m'accompagnent !

UN DOMESTIQUE, entrant.

Capitaine, le colonel vous attend.

LE CAPITAINE.

Je descends.... Mon petit héros, bon succès !

DESACRES.

Arrêtez-vous, Jack.... Si Béverley vous demande quelle espèce d'homme je suis, répondez que je suis un diable de chenapan.

LE CAPITAINE.

Je dirai que vous êtes un chien d'enragé.

DESACRES.

Dites, dites.... Ajoutez qu'en général, je tue mon homme par semaine.

LE CAPITAINE.

Je vous le promets, je vous le promets. Je dirai que, dans toute la province, on vous nomme le duelliste.

DESACRES.

Le tout pour empêcher que malheur lui arrive. Quel besoin de lui ravir la vie si mon honneur ?....

LE CAPITAINE.

C'est très-bon à vous.

DESACRES.

Vous ne voulez pas que je le tue, capitaine? eh?

LE CAPITAINE.

Non, sur mon honneur! *Un diable de chenapan!...* n'est-ce pas?

DESACRES.

Vrai, vrai.... Restez. Vous direz que vous ne m'avez jamais vu dans une telle furie.

LE CAPITAINE.

Comptez, comptez....

DESACRES.

Souvenez-vous, capitaine.... *Un chien d'enragé.*

LE CAPITAINE.

Oui, oui, *le fameux duelliste!* (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE III.

Le théâtre représente l'appartement de madame Néolog.

MADAME NÉOLOG, LYDIE.

MADAME NÉOLOG.

Comment, perverse! qu'objectez-vous contre lui? N'est-il pas un bel homme, dites-moi ça.... Une jolie figure d'homme?

LYDIE, à part.

Elle ne se doute pas qui elle loue. (*Haut.*) Tel est mon Béverley, Madame.

MADAME NÉOLOG.

Pas de comparaison, s'il vous plaît. Les comparaisons ne conviennent pas aux jeunes filles. Le capitaine Absolu est charmant.

LYDIE, à part.

Oui, le capitaine Absolu que vous avez vu.

MADAME NÉOLOG.

Je l'entends. Lydie, montrez la fille bien élevée, au moins, si vous avez oublié votre devoir.

LYDIE.

Madame, je ne veux ni lui parler, ni même le regarder. (*Elle s'assied dans un fauteuil et tourne le dos.*)

SCÈNE IV.

Les précédens, LE COLONEL, LE CAPITAINE.

LE COLONEL.

Madame, j'ai eu assez de peine à vous amener mon fils. J'en cherche la raison. Si je ne l'avais tenu ferme, le fripon m'échappait.

MADAME NÉOLOG.

Lydie, Lydie, levez-vous; saluez.

LE COLONEL.

J'espère que Miss a réfléchi sur le mérite de mon fils, les égards dus au choix de sa tante, à mon alliance enfin. (*A son fils.*) A présent, c'est à vous.

LE CAPITAINE.

Comment m'en tirer ! Vous voyez, mon père, qu'elle ne veut pas même me regarder. Si j'osais vous prier de me laisser un instant seul avec elle? (*Le colonel refuse par des signes.*)

MADAME NÉOLOG.

Tournez-vous, Lydie. Je rougis pour vous !

LE COLONEL.

Puis-je savoir la cause du dédain de Mademoiselle pour mon fils? (*Au capitaine.*) Que ne parlez-vous ? Parlez, fripon, parlez.

MADAME NÉOLOG.

Impossible qu'elle ait du dédain, colonel ! impossible ! Répondez, déhontée. Pourquoi ne répondez-vous pas?

LE CAPITAINE.

Hem, hem ! Miss, hem ! (*Il essaie de parler et revient près de son père.*) En vérité, Monsieur, je suis confondu.... si troublé... Je vous avais prévenu.... Je me connais... un tremblement de cœur....

LE COLONEL.

Parlez-lui sur-le-champ.

(*Le capitaine fait des signes à madame Néolog.*)

MADAME NÉOLOG.

Colonel Absolu, les laisserons-nous ensemble? (*Bas à Lydie.*) Ah, petite entêtée !

LE CAPITAINE, approchant pas à pas.

Plaise au ciel qu'elle ait trop d'humeur pour se retourner ! (*Bas, grossissant sa voix.*) Miss Deslangueurs refusera-t-elle d'écouter le doux accent d'une voix...

LE COLONEL.

Que lui croasse-t-il dans l'oreille ? Pourquoi ne parlez-vous pas, à haute, intelligible voix ?

LE CAPITAINE.

Mon invincible timidité....

LE COLONEL.

Ah ! sa timidité ! Corbleu, si tu ne parles ! (*A madame Néolog.*) Madame, j'ose exprimer le vœu que miss Deslangueurs nous accorde une faveur un peu plus grande qu'un dos tourné.

(*Madame Néolog semble gronder Lydie.*)

LE CAPITAINE, à part.

Le dénouement approche, à ce que je vois. (*Il revient, et d'une voix douce.*) Ne soyez pas surprise, ma Lydie....

LYDIE, à part.

O ciel, la voix de Béverley ! Il n'a pas pu tromper le colonel ! (*Elle regarde autour d'elle, et bondit de surprise.*) Est-il possible ! mon Béverley ! comment... mon Béverley !

LE CAPITAINE, à part.

Tout est perdu !

LE COLONEL.

Béverley !... C'est bien le diable... Qu'entend-elle ? C'est mon fils Jack Absolu.

MADAME NÉOLOG.

La tête s'est égarée au point de l'avoir toujours devant les yeux. Demandez pardon au capitaine Absolu,

LYDIE.

Je ne vois pas de capitaine Absolu, mais mon bien-aimé Béverley.

LE COLONEL.

Les romans lui ont tourné la cervelle.

MADAME NÉOLOG.

Qu'entendez-vous par Béverley? Hier, vous vîtes le capitaine; il est là.., votre mari, qui va l'être, du moins.

LYDIE.

De tout mon cœur, Madame. Si jamais je refuse Béverley.....

LE COLONEL.

Elle est en démence, ou ce drôle nous a joué quelque tour. Venez ici. Qui diable êtes-vous donc?

LE CAPITAINE.

Je ne le sais pas trop bien moi-même,

LE COLONEL.

Etes-vous mon fils ou non? Répondez pour votre mère si vous ne l'osez pas pour moi.

MADAME NÉOLOG.

Qui êtes-vous? Grand Dieu! je commence à soupçonner....

LE CAPITAINE.

Très-certainement, je suis votre fils, et mon devoir l'a toujours montré. Mon père, j'avais connu ce caractère encore plus généreux que singulier, et je pris le nom et le grade modeste de Béverley. Ce fut l'épreuve, c'est maintenant le gage de l'amour le plus désintéressé.

LYDIE, avec étonnement.

Pas d'enlèvement! mon roman est fini.

LE COLONEL.

Sur mon honneur, mon fils, vous êtes un impu-

dent fripon. Je suis charmé, au demeurant, que vous ne soyez pas insensible, comme vous l'avez feint. Je suis presque ravi d'avoir été ta dupe. C'était là *ton repentir, ce devoir, cette obéissance?....* Je croyais que le diable avait fait cette métamorphose... Tu n'avais jamais entendu leurs noms. (*Le contrefaisant.*) « Quoi! Les Deslangueurs de notre province! » Eh? Ah dissimulé compère! (*Montrant du doigt Lydie.*) « Elle louche! n'est-ce pas, petite fille? » Eh? jeune hypocrite!

MADAME NÉOLOG.

Oh, ciel! un jour nouveau m'éclaire. Eh! comment? Quoi! capitaine, vous avez écrit ces lettres! Je dois vous remercier pour *le vieux dragon qui vous garde.* Eh! merci Dieu! quelle *vulgarité* d'expression!

LE CAPITAINE, à son père.

A mon secours, ou je suis perdu!

LE COLONEL.

Allons, Madame, allons, il faut oublier et pardonner. Le tour est si heureux, le changement si inopiné! Morbleu! je crois que je pourrais encore.... Je me sens si gai, si galant! Eh, madame Néolog!..

MADAME NÉOLOG.

Eh bien, colonel, puisque vous le voulez....

LE COLONEL.

Laissons-les, Madame; ils ont leurs petits secrets... Jack, ses joues ne sont-elles pas... Et ses yeux;.. et ses lèvres! Allons, Madame, ne troublons pas leur tendresse. C'est le vrai temps de la vie pour le bonheur... Mon cœur s'est ranimé.... Je ne sais pas si... Madame, voulez-vous.... (*Il lui donne la main. Il chante.*) Là, là, là. Je voudrais... (*Il sort en chantant. Lydie se met, en boudant, dans son fauteuil.*)

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, LYDIE.

LE CAPITAINE.

Si grave, Lydie?

LYDIE.

Monsieur!

LE CAPITAINE.

Ah, je l'avais prévu! Ce maudit mot m'a glacé. Quoi, Lydie! maintenant que nous sommes heureux de l'aveu de nos parens, et par ces vœux mutuels....

LYDIE, avec aigreur.

L'aveu de nos parens! vraiment!

LE CAPITAINE.

Laissons là un peu de notre roman... Après tout, du repos, quelques biens peuvent s'endurer. Quant à la dot, les gens de lois sauront arranger....

LYDIE.

Les gens de lois! Je hais les gens de lois.

LE CAPITAINE.

Nous n'attendrons pas leurs formalités; nous obtiendrons sur-le-champ une dispense.

LYDIE.

Je déteste une dispense.

LE CAPITAINE.

Oh! mon ange, que je vous conjure!

LYDIE.

Bah! Quel air cela a-t-il d'être à mes genoux quand vous savez que je dois vous avoir pour mari?

LE CAPITAINE, se levant.

Soyez sans contrainte, Miss; si j'ai perdu votre

cœur j'abandonne le reste. (*A part.*) Voyons ce qu'un peu de caractère produira.

LYDIE, quittant son fauteuil.

Vous avez trompé ma candeur : tout cet amour ne fut que l'intérêt déguisé... Le roman était assez gai ; vous avez dû rire de vos succès.

LE CAPITAINE.

Lydie, c'est m'offenser. Ecoutez-moi.

LYDIE.

Quand l'amour me persuadait que nous trompions mes parens, quand je touchais au fortuné moment de leur échapper, de les enflammer de colère... Je vois mes espérances trompées par l'aveu, l'approbation de ma tante ! Je suis donc la seule dupe, au bout du compte ! (*Elle marche dans une grande agitation.*) Mais, Monsieur, voilà le portrait..... le portrait de Béverley. (*Elle le tire de son sein.*) Je l'avais là, le jour, la nuit, en dépit des prières et des menaces. Tenez, Monsieur, (*elle le jette.*) et soyez sûr que je retire l'original aussi facilement de mon cœur.

LE CAPITAINE, tirant un portrait.

Voilà Lydie. Quelle différence ! Je vois là son céleste sourire, les lèvres qui scellèrent le plus doux serment, cette rougeur dont l'innocence, mêlée d'un peu de courroux, arrêta trop d'amour emporté par la reconnaissance. Tout est fini. La copie n'est pas égale à vous, Madame ; mais sa supériorité sur l'original est telle dans mon esprit, que je ne peux trouver dans mon cœur de raison pour m'en séparer.

LYDIE, d'une voix adoucie.

C'est votre ouvrage, Monsieur ; n'êtes-vous pas satisfait ?

LE CAPITAINE.

Sans doute !.... Qu'est-ce que de rompre mille sermens ?... On dira que Miss ne savait trop ce qu'elle

voulait, ou que le futur époux, peu épris de ses charmes.....

LYDIE.

Il n'y a pas moyen de souffrir cette insolence. (*Elle pleure.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL, MADAME NÉOLOG.

MADAME NÉOLOG.

Il est temps d'interrompre ces doux épanchemens.

LYDIE.

C'est cent fois pis que vos ruses, ingrat! (*Elle veut cacher ses pleurs.*)

LE COLONEL.

Voilà de doux épanchemens, madame Néolog! ce que je vois me confond! Qu'est-ce, Jack?

LE CAPITAINE.

Demandez-le à Miss.

MADAME NÉOLOG.

Lydie, Lydie, quelle est la raison?

LYDIE.

Interrogez Monsieur, Madame.

LE COLONEL.

Ma colère revient. Auriez-vous fait un nouveau personnage, par hasard?

MADAME NÉOLOG.

Est-ce encore quelque tour?

LYDIE.

Madame, vous m'avez ordonné de ne plus penser à Béverley... je vous obéis... (*Elle sort en sanglotant.*)

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, LE COLONEL, MADAME NÉOLOG.

MADAME NÉOLOG.

Quel changement! Sans doute, capitaine, vous n'avez pas manqué...

LE COLONEL.

Ah! ah! ah!... ah! ah! ah!... Je vois ce que c'est... Ah! ah! ah!... je vois... vous avez été trop vif, Jack.

LE CAPITAINE.

Monsieur...

LE COLONEL.

Allons, pas de mensonge; je suis sûr...

MADAME NÉOLOG.

O grand Dieu, colonel!... Capitaine!

LE CAPITAINE.

Madame.

LE COLONEL.

Point d'excuses; votre père, fripon, était jadis comme vous. Ah! ah!..... pauvre petite Lydie!..... Vous l'avez alarmée, n'est-ce pas? Oh! petit scélérat.

LE CAPITAINE.

J'atteste....

LE COLONEL.

Corbleu, ne dites plus rien!... mistriss Néolog fera votre paix..... Vous devez faire sa paix, Madame..... vous devez dire à votre nièce que c'est la manière du capitaine; dites-lui que c'est tout-à-fait une manière à nous... C'est dans le sang de la famille. Suivez-moi, Jack... Ah! ah! ah!.... Mistriss Néolog!... Petit fripon!...

MADAME NÉOLOG.

Ah, Colonel!... Comment, capitaine?

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente la place d'armes.

LE CHEVALIER PISTOL, seul.

Où se cache-t-il ce capitaine? Point d'affaire d'amour où l'on ne trouve, en son chemin, ces petits officier. Je me rappelle que j'aurais pu épouser la belle milady Vermillon, sans un petit drôle de major qui l'enleva avant qu'elle m'eût vu. Mais, n'est-ce pas le capitaine?..... Il se parle à lui-même.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Je la croyais romanesque; mais absurde à ce point! Jamais je ne fus de si mauvaise humeur; je me battrais contre le premier venu avec le plus grand plaisir du monde.

LE CHEVALIER.

La disposition est parfaite. Cherchons lui querelle très-poliment. (*Il avance.*) Sur ce point, pardon, capitaine, je ne suis pas du même avis.

LE CAPITAINE.

Vous êtes donc bien subtil, car je n'ai pas émis d'opinion du tout.

LE CHEVALIER.

Permettez, permettez..... Ce n'est pas une raison, car qu'on pense un mensonge ou qu'on l'ai dit.....

LE CAPITAINE.

Mais n'exprimer pas ce qu'on pense, c'est le cas, ou jamais, de n'être pas contrarié.

LE CHEVALIER.

Ergo! vous n'êtes pas du même avis.

LE CAPITAINE.

Je vous ai mal conçu, chevalier, ou c'est une querelle que vous cherchez.

LE CHEVALIER.

Grand merci! vous l'avez deviné.

LE CAPITAINE.

Je ne m'oppose pas, mais examinons.

LE CHEVALIER.

Comme elle est, c'est une très-jolie petite querelle; ce serait la gâter que de vouloir l'expliquer. Du reste, votre mémoire est courte, ou vous feignez d'oublier certains mots... Il suffit. Nommez la place et l'heure.

LE CAPITAINE.

Le plus tôt, puisque c'est votre envie. Ce soir, au jardin du Roi. On ne craint pas d'y être interrompu.

LE CHEVALIER.

Un duel est-il éventé? tout le monde accourt, et on ne peut tranquillement se couper la gorge. Cependant, capitaine, s'il vous est égal, et ce serait de votre part une bonté singulière, la rencontre serait au Parc. Une petite affaire m'y appelle à six heures; je pourrai dépêcher deux choses à la fois.

LE CAPITAINE.

Au Parc donc, à six heures.

LE CHEVALIER.

Si vous le voulez bien..... (*A part.*) Voilà donc une affaire arrangée, et j'ai l'esprit tranquille. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LE CAPITAINE, FAKLAND.

LE CAPITAINE.

J'allais vous chercher! Ah, Fakland! tous les diables conspirent contre moi. Et sans la perspective d'avoir la tête cassée dans une heure, je n'aurais pas la force de vous conter...

FAKLAND.

Lydie a-t-elle changé? J'aurais cru que son penchant et son devoir, maintenant fixés sur le même objet....

LE CAPITAINE.

Fixés! tout juste comme les yeux d'une personne qui louche..... Quand l'œil de l'amour était sur moi, l'œil du devoir était finement détourné;.... quand le devoir lui commande de regarder droit, zeste, sa vue devient oblique, le sourcil se fronce, et l'amour disparaît.

FAKLAND.

Allez-vous-en mourir?

LE CAPITAINE.

Que sais-je? un baronnet du plus doux naturel, (*contrefaisant Pistol.*) me prie de lui accorder le plaisir de me couper la gorge, et j'y consens. Voilà tout.

FAKLAND.

Sérieusement?

LE CAPITAINE.

Pour certain affront que je ne lui ai jamais fait. Vous viendrez ce soir avec moi?

FAKLAND.

Quelque méprise! Ce baronnet s'expliquera; mais, ce soir, dites-vous? j'eusse mieux aimé une autre heure. Moi-même je suis tourmenté; j'ai eu une querelle avec

Julie..... Je l'ai traitée avec une rigueur! Je ne puis être à moi qu'après mon pardon.

LE CAPITAINE.

Un ange pour la douceur! Vous ne la méritez pas, Fakland.

(*Un domestique remet une lettre à Fakland.*)

FAKLAND.

De Julie! je tremble de l'ouvrir. C'est un dernier adieu.

LE CAPITAINE.

Voyons. (*Ouvrant la lettre.*) Dernier arrêt!

FAKLAND.

Ah! dites.

LE CAPITAINE lit.

« Comme je suis convaincue que les réflexions de » mon cher Fakland l'ont assez puni, je n'ajouterai » qu'un mot..... Je désire lui parler sans retard. Sa » fidèle Julie. » Voilà ce qui s'appelle du ressentiment! Vous ne paraissez pas plus heureux?

FAKLAND.

Oh, oui, je le suis! Mais, mais.

LE CAPITAINE.

Que le ciel vous confonde avec vos *mais!* jamais bonheur ne vous arrive que vous ne le gâtiez par un *mais.*

FAKLAND.

Mais n'y a-t-il pas je ne sais quoi d'un peu libre dans cette hâte à pardonner?..... Les femmes ne devraient jamais demander un raccommodement, *mais* l'attendre de nous.

LE CAPITAINE.

Je perds patience à vous écouter.... Souvenez-vous que je vous attends à six heures. Un pauvre diable comme moi, après tant de soins, tout-à-coup emporté loin du but par la folie d'une femme et un duel.....

on lui permet de se plaindre! Mais un grondeur, un jaloux, qui ne trouve d'obstacles que ceux qu'il a créés, c'est un sujet, mon cher, plus risible que digne de pitié! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FAKLAND, seul.

Je sens ses reproches, et cependant je ne changerais pas mon exquise délicatesse pour cette légèreté qui glisse, en riant, sur les épines de l'amour..... Son invitation à un duel me fait naître une idée.... Allons, je l'exécute à l'instant. Si Julie résiste à cette épreuve, j'abandonne mes doutes pour toujours.

ACTE V.

Le théâtre représente l'appartement de Julie.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, FAKLAND.

JULIE, seule.

Que cette lettre m'a alarmée! pourquoi me prier d'être seule? ô Fakland! (*Il entre.*)

FAKLAND.

Hélas, Julie! je viens vous faire un long adieu!

JULIE.

Ciel! que dites-vous?

FAKLAND.

Mes jours sont en péril..... Ne frémissez pas..... je

ne dois qu'à moi seul toute mon infortune. Mon malheureux caractère m'a attiré une querelle..... L'événement me force à sortir du royaume..... Ah! Julie, si vous étiez à moi, que serait l'exil!

JULIE.

Mon cœur est accablé d'un tel malheur. Sans une cause aussi fatale, je me consolerais à la seule pensée que je pourrais bannir de votre sein les doutes, s'il vous en reste, de la sincérité de mon amour. Ce cœur ne connaît pas d'autre maître que vous, et dès ce moment je confie ma personne à votre honneur... Nous fuirons ensemble. Quand vos jours seront en sûreté, j'accomplirai la volonté d'un père, et dans le nœud sacré qui va nous unir, je partagerai vos chagrins, et vous, Fakland, les consolations de ma tendresse.

FAKLAND.

Ah, Julie, ma reconnaissance pourra-t-elle répondre à tant de sacrifices? Je n'ai plus à vous offrir que mon amour...., Consultez-vous pendant quelques heures.

JULIE.

Je ne demande pas un moment. L'engagement qui nous lie ne me fut jamais si cher puisqu'il sauve ma réputation et met à l'amour le sceau du devoir... Mais qu'attendons-nous?... Peut-être ce retard.....

FAKLAND.

Je ne dois m'exposer que la nuit. Que je souffre de songer aux chagrins qui vont vous accabler!

JULIE.

Vous perdrez peut-être votre fortune; mais est-ce un malheur pour nous? Le peu que j'ai, dans notre exil.....

FAKLAND.

Mais, dans cette humble fortune, si ma fierté blessée aigrissait mon humeur au point de me rendre insupportable!

JULIE.

Plus vous aurez besoin d'une compagne douce, sensible, pour veiller sur vous, pour vous consoler.

FAKLAND.

Julie, cette épreuve..... cette épreuve cruelle est la dernière. Tous mes doutes se sont évanouis..... Pardonnez à ce cœur trop épris un indigne artifice.

JULIE.

Ce malheur n'est donc pas.....

FAKLAND.

Je suis honteux de vous l'avouer..... Tout fut inventé. Par pitié, Julie, ne me tuez pas par le ressentiment d'une erreur qui ne peut jamais se répéter. Soyez mon guide à l'avenir : que demain, au pied des autels, je reçoive ma souveraine; que j'expie cette folie par l'adoration la plus vraie, au sein d'une constance éternelle.

JULIE.

Vous n'êtes pas coupable d'un homicide, Fakland!... J'en remercie le ciel par ces larmes; mais que vous ayez inventé cette ruse, c'est un supplice que je ne peux exprimer, une offense que ce cœur ne peut plus oublier....

FAKLAND.

Au nom du ciel, Julie.....

JULIE.

Écoutez-moi..... Je vous promis ma main, et avec quelle joie ce cœur s'était déjà donné. J'ai supporté, depuis, tout ce qui peut révolter la fierté d'une amante.

FAKLAND.

J'avouerai tout....

JULIE.

Après une année entière d'épreuves, pouvais-je m'attendre à la plus cruelle, à la plus inutile? Je vois

trop à présent qu'il n'est pas en votre pouvoir d'être heureux ou confiant en amour. Avec cette conviction je ne serai jamais à vous. Ma patience inaltérable n'a pu réformer votre caractère; il est temps que l'illusion me quitte; vous n'aurez plus sur moi l'ascendant d'une incorrigible faiblesse, et cette querelle est la dernière avec Julie.

FAKLAND.

Non, Julie, j'en atteste l'honneur, ce cœur qui vous adore.....

JULIE.

Un mot.... et c'est le dernier. Ma foi ne sera jamais à un autre. Le premier bienfait que je vais implorer du ciel, c'est de changer en vous ce naturel sombre et sauvage. Si vous comptez un jour les plaisirs purs dont il vous prive, que votre dernier regret ne soit pas d'avoir perdu le cœur d'une amante qui vous eût suivi dans un désert avec la pauvreté. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

FAKLAND, seul.

Elle est partie... pour toujours! Il y avait dans son langage une dignité... je ne sais quoi de redoutable qui m'a terrassé. Insensé que je suis!... Barbare!.... Avec tous mes défauts je trouve un ange de vertu; le ciel l'envoie à mon secours, et je le perds par une folie!... Mais songeons au duel... Mon esprit est préparé à cette triste scène. Je voudrais combattre le premier, et que ce conte, inventé par la démence, devînt une réalité. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LYDIE, UNE SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Mademoiselle Melville, Madame, est dans la pièce voisine, elle vous suit. (*Elle sort.*)

LYDIE, seule.

Hélas !... malgré le tour qu'il m'a fait, Béverley me trotte étrangement dans la tête. Je crois qu'un sermon de ma grave cousine va me le faire rappeler.

SCÈNE IV.

JULIE, LYDIE.

LYDIE.

Ah, Julie, quel besoin j'ai d'être consolée !... Mon Dieu ! qu'avez-vous ? Des pleurs ! Je gage que Fakland...

JULIE.

Vous vous trompez sur la cause. Quelque chose m'a troublée, mais...

LYDIE.

Quels que soient vos tourmens, les miens les surpassent. Vous savez ce qu'est Béverley ?

JULIE.

Fakland me l'a dit.

LYDIE.

Tout le monde m'a trompée ; mais n'importe, je ne serai jamais à lui.

JULIE.

Tout de bon, Lydie ?

LYDIE.

Vites-vous jamais rien d'aussi provoquant ? Quand je touchais à la dernière infortune, et la plus jolie qu'on puisse imaginer, finir par un contrat, espèce de

marché conclu par des parens! Saviez-vous mes projets? La fuite la plus sentimentale... un déguisement à ravir... une échelle de corde, la lune pour témoin, et le mariage clandestin! Puis, l'étonnement de ma tante, et les articles des journaux! Je crois que j'en mourrai de dépit.

JULIE.

Je n'en serais pas surprise.

LYDIE.

Qu'attendre à présent? les ennuyeux apprêts de la noce, la dispense de l'évêque, et la cérémonie, où je marche en riant de la gravité d'un mari.

JULIE.

C'est triste, en vérité.

LYDIE.

Quel supplice de me rappeler mes chers, mes délicieux stratagêmes pour parler, seulement une minute, à mon Béverley! que de fois, dans les soirées les plus froides de janvier, m'échappant en cachette, je l'ai trouvé au jardin, inondé, immobile comme une statue! Il se fût agenouillé dans la neige! il toussait, éternuait d'un air si pathétique! Il tremblait de froid, moi de crainte: pendant que, tout glacé par le vent du nord, il soufflait dans ses doigts, il me conjurait d'avoir pitié de sa flamme et me pressait de brûler de la même ardeur. Ah, Julie! c'était là de l'amour!

JULIE.

Écoutez un avis sérieux. Ne laissez pas un homme qui vous aime avec cette sincérité souffrir de vos caprices. Je connais tout le malheur que le caprice peut causer.

SCÈNE V.

Les précédens, MADAME NÉOLOG, DAVID.

MADAME NÉOLOG.

Là, là, voilà de belles affaires! homicide, suicide,

parricide! et pas de colonel pour arrêter cela!

JULIE.

Que voulez-vous dire, Madame?

MADAME NÉOLOG.

Duel ou assassinat, *synonymie*. Parlez, David.

DAVID, tout effrayé.

Ah, Mesdames, ce n'est pas pour s'amuser qu'on sort avec l'épée, des pistolets, des fusils, des balles, des cartouches. Le capitaine Absolu....

JULIE, vivement.

Qui encore?

DAVID.

Mon pauvre maître, si vous me permettez de le nommer le premier; après vient milord Fakland...

JULIE.

Ah, Madame, courons.

MADAME NÉOLOG.

Ce serait *d'une incongruité!* Nos vœux suffisent.

DAVID.

Ah, Madame tante, sauvez-les de leur rage; j'ai vu au milieu d'eux ce mauvais chien... de chevalier.

MADAME NÉOLOG.

Pistol; miséricorde! Ils ont attiré dans le piége ce cher, ce pauvre chevalier! Eh quoi! vous restez là, petite fille?

LYDIE.

Que faut-il faire, Madame?

MADAME NÉOLOG.

Voler comme moi... L'ami, montre nous l'endroit.

DAVID.

Venez, venez, nous allons le trouver, au premier coup de pistolet.

SCÈNE VI.

Le théâtre représente le Parc.

LE CHEVALIER, DESACRES, *avec une paire de pistolets.*

DESACRES.

Quarante toises, chevalier, c'est une bonne distance.

LE CHEVALIER.

Oui, pour le mousquet, ou les petites pièces de campagne. Monsieur Desacres, en bonne conscience, vous devez me laisser ces choses-là... Arrêtez donc! je vais vous montrer... (*Il mesure six pas.*) Maintenant voilà une jolie distance; très-jolie pour des gens de cœur... très-jolie, sur ma foi!

DESACRES.

Je vous l'ai dit, chevalier, plus il sera loin, plus je le viserai de sang-froid.

LE CHEVALIER.

Vous viseriez encore plus juste, je crois, s'il était hors de vue.

DESACRES.

Non, chevalier, mais je crois que quarante ou trente-huit toises...

LE CHEVALIER.

Bah! bah! trois ou quatre pieds entre la bouche de vos pistolets; c'est aussi bon que mille.

DESACRES.

Non, encore une fois, il n'y a pas de mérite à tuer de si près. Laissez, mon cher chevalier, laissez-moi le coucher par terre à cette distance... à cette longue distance, si vous m'aimez.

LE CHEVALIER.

Eh bien... les amis de ces messieurs et moi nous arrangerons... Mais, dites-moi, monsieur Desacres, en cas d'accident, y a-t-il quelque petite volonté, un ordre que je puisse exécuter pour vous ?

DESACRES.

Très-obligé, chevalier... mais je n'entends pas...

LE CHEVALIER.

Vous pouvez penser qu'on ne vise pas au cœur sans un peu de risque... Si une malheureuse balle vous porte un *requiem*... je suppose... ce n'est pas le temps de vous tourmenter pour des affaires de famille.

DESACRES.

Un *requiem !*

LE CHEVALIER.

Par exemple... si c'était le cas.

DESACRES.

Si c'était mon cas ?

LE CHEVALIER.

Oui ; voulez-vous qu'on vous embaume, qu'on vous sale, avant de vous envoyer chez vous ? ou vous est-il égal d'être étendu, là, dans l'Abbaye ? On est très-bien couché dans l'Abbaye, à ce qu'on dit.

DESACRES.

Salé ! très-bien couché !...... chevalier, ne dites point çà.

LE CHEVALIER.

Je soupçonne, monsieur Desacres, que vous n'avez jamais été engagé dans ces sortes d'affaires ?

DESACRES.

Non, jamais.

LE CHEVALIER.

Ah, c'est dommage. Rien de tel que l'habitude. Voyons maintenant ; comment recevrez-vous le coup de feu de votre adversaire ?

DESACRES.

Je sais, je sais. Là, là, chevalier. De profil, n'est-ce pas? me courbant un peu...

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, vous n'y êtes pas! Si vous allez vous tenir ainsi quand je vise... (*Il le mire.*)

DESACRES.

Diable! êtes-vous sûr qu'il ne soit pas bandé? cela part de soi-même.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, soyez tranquille! si je vous atteins au corps dans votre pose, il y a deux chances pour ma balle; car si elle manque une partie vitale au côté droit, c'est bien le diable si je ne réussis pas au côté gauche.

DESACRES.

Une partie vitale!

LE CHEVALIER.

Mais placez-vous ainsi.... montrez-moi ce grand front... Fort bien! A présent une balle ou deux peuvent vous passer de part en part à travers le corps, et ne pas vous faire de mal du tout.

DESACRES.

De part en part! une balle ou deux!

LE CHEVALIER.

C'est possible, et de plus, c'est l'attitude la plus belle. (*Il regarde à sa montre.*) Sans doute ces messieurs ne vont pas se faire attendre. Ah!... non ma foi!... Je croyais les voir.

DESACRES.

Quoi? qui voyez-vous?

LE CHEVALIER.

Là-bas... n'entrent-ils pas par la grille du Parc!

DESACRES.

Deux de ces messieurs, en effet! qu'ils viennent! Eh!... nous, nous, nous, nous n'allons pas courir?...

LE CHEVALIER.

Courir!

DESACRES.

Au-devant d'eux? c'est ce que j'ai voulu dire.

LE CHEVALIER.

Ils approchent. Qu'avez-vous donc?

DESACRES.

Rien, rien, mon cher ami, mon cher Pistol.

LE CHEVALIER.

Songez à votre honneur.

DESACRES.

Oui, glissez, de temps en temps, un mot ou deux sur mon honneur.

LE CHEVALIER.

Les voilà!

DESACRES.

Miséricorde! que ne suis-je dans mes champs, ou que n'ai-je été tué là sans m'en douter!

SCÈNE VII.

Les précédens, FAKLAND, LE CAPITAINE.

LE CHEVALIER, avec une inclination.

Messieurs, ah!... (*Avec surprise.*) Le capitaine! Vous venez comme moi, je présume, pour obliger ces messieurs et procéder ensuite à notre affaire.

DESACRES.

Quoi, Jack, mon cher Jack, mon cher ami!

LE CAPITAINE.

Prenez garde, Béverley vous entend!

LE CHEVALIER, à Fakland qu'il prend pour Béverley.

Monsieur Béverley, choisissez vos armes. Le capitaine et moi nous mesurerons le terrain.

FAKLAND.

Mes armes, Monsieur?

DESACRES.

Chevalier, je ne vais pas me battre avec Fakland! Ces deux messieurs sont mes meilleurs amis.

LE CHEVALIER.

Comment, Monsieur! ne venez-vous pas pour M. Desacres?

FAKLAND.

Non, Monsieur, je vous jure.

LE CHEVALIER.

Que c'est provoquant! Mais comme vous êtes mandés trois pour un duel, j'espère, Monsieur, que vous n'allez pas faire manquer la partie?

LE CAPITAINE.

Oh, je vous en prie, Fakland, battez-vous pour obliger le chevalier.

FAKLAND.

Mais si M. Desacres le veut absolument...

DESACRES.

Non, non, monsieur Fakland; je me résigne. Voyez, chevalier, il n'y a pas de raison...

LE CHEVALIER.

Écoutez, monsieur Desacres, je n'aime pas qu'on m'amuse. Vous avez défié quelqu'un, vous êtes venu ici pour vous battre. Puisque Monsieur le représente...

DESACRES.

C'est à un Béverley que j'ai envoyé mon cartel, à un fat qui n'ose pas se montrer. S'il était là...

LE CAPITAINE.

Attendez; je vais vous mettre d'accord. Il n'y a point de Béverley; celui qui prit ce nom est devant vous. Et comme ses prétentions sont les mêmes, il les soutiendra les armes à la main.

LE CHEVALIER.

Que c'est heureux! Pour le coup, voilà une occasion.....

DESACRES.

Comment, une querelle avec mon cher ami le capitaine! non, quand il serait cinquante Béverley! Morbleu! chevalier, vous ne voulez pas que je sois si dénaturé.

LE CHEVALIER.

Tout ce courage vous a donc quitté?

DESACRES.

Non, non. Je serai votre second si vous voulez, et *dans le cas* où vous feriez chanter un *requiem*, je vous promets un lit commode à l'Abbaye, ou si vous aimez mieux *qu'on vous sale.*

LE CHEVALIER.

Bah, bah, vous n'êtes guère mieux qu'un couard.

DESACRES.

Remarquez bien, Messieurs, qu'il m'appelle un couard. C'est le nom.

LE CHEVALIER.

Eh bien!

DESACRES.

Ce n'est pas, chevalier, que je m'arrête à un mot. Couard peut se dire en plaisantant; mais si vous m'eussiez nommé poltron...

LE CHEVALIER.

Eh bien ! quoi ?

DESACRES.

Je vous aurais pris pour un homme très-mal élevé.

LE CHEVALIER.

Bon ! vous ne méritez pas que je prenne garde à vous.

LE CAPITAINE.

Comment, chevalier ! vous ne pouvez pas trouver un meilleur second. On l'appelle le fameux duelliste.

DESACRES.

C'est vrai, dans le pays.

LE CHEVALIER.

C'est donc à nous de commencer, capitaine.

(*Ils croisent leurs épées.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL, DAVID, MADAME NÉOLOG, LYDIE, JULIE.

DAVID, au colonel.

Frappez, mon doux Monsieur, frappez mon maître le premier.

LE COLONEL.

Rengaînez, mon fils, rengaînez, ou j'entre en fureur. Comment! vous avez un duel, Monsieur!

LE CAPITAINE.

Le chevalier peut l'expliquer mieux que moi : il m'a défié, et vous savez, Monsieur, que je sers Sa Majesté.

LE COLONEL.

Il est joli, là. Je le prends sur le fait, prêt à couper la gorge à un homme, et il me dit qu'il sert Sa

Majesté. Morbleu! comment donc avez-vous osé, fripon, tirer l'épée contre un sujet du Roi?

LE CAPITAINE.

Monsieur m'a provoqué sans expliquer ses raisons.

LE COLONEL, d'un ton goguenard.

Comment s'est-il fait, Monsieur, que vous ayez provoqué mon fils *sans expliquer vos raisons?*

LE CHEVALIER.

Il m'a fait une insulte que mon honneur n'a pu pardonner.

LE COLONEL.

Maugrebleu, Jack! *vous avez fait une insulte que l'honneur de Monsieur n'a pu pardonner!*

MADAME NÉOLOG.

Laissons l'honneur. Approchez, capitaine... Vous nous avez *terrifiées*... au point que Lydie a failli à se pâmer... Elle consent, capitaine...

LE CHEVALIER.

Madame, permettez un mot. Vous voyez son silence.

LYDIE.

Qu'entendez-vous, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Allons, Délia, ce n'est pas le moment de dissimuler.

LYDIE.

C'est vrai. J'offre ma main au capitaine Absolu, et je le prie de me rendre sa tendresse.

LE CAPITAINE, à Lydie.

Quel charme dans ces paroles!..... Chevalier, je soupçonne quelque méprise.... Au sujet de cet affront prétendu un mot suffit : ce ne pouvait être mon intention. Comme vous êtes à présent convaincu que je ne craindrais pas d'avouer une injure réelle, je ne

serais pas honteux d'expier une étourderie.... je vous demande pardon..... Quant à cette jeune personne qui approuve ma flamme, je soutiendrai mes droits, quel que soit mon rival.

LE COLONEL.

C'est bien! et je me place à tes côtés, mon enfant.

DESACRES.

C'est à moi de donner l'exemple; je renonce à tous mes droits. Si pour se marier il faut se battre, mal gré mon courage, je vivrai garçon.

LE CHEVALIER.

Touchez-moi dans la main, capitaine, et qu'un affront expliqué si noblement se change en amitié.... Pour la jeune miss, si elle nie son écriture...

MADAME NÉOLOG.

Ah!..... il va *dégoiser* le mystère! Chevalier, peut-être est-il là encore quelque imbroglio. Voulez-vous que j'*illumine*...

LE CHEVALIER.

Je vous en prie, vieille dame.... Miss Deslangueurs, êtes-vous, on non, ma Délia?

LYDIE.

Non, chevalier, je ne la suis pas.

(*Le capitaine et Lydie s'éloignent en se parlant.*)

MADAME NÉOLOG.

Chevalier, ingrat que vous êtes, j'avoue l'aimable erreur..... je suis Délia.

LE CHEVALIER.

Vous?

MADAME NÉOLOG.

Ce sont mes lettres. Si un Vandale peut devenir sensible, peut-être, un jour, pourrez-vous me forcer doucement...

LE CHEVALIER.

Je suis sensiblement touché de tant de complaisance ! Que le tour soit de vous, Madame, ou de Lucy, toute ma gratitude est pour vous, et je vais vous le prouver. Capitaine Absolu, puisque vous m'avez enlevé Lydie, je vous donne ma Délia par-dessus le marché.

LE CAPITAINE.

Fort obligé, chevalier. Nous avons là *le duelliste* qui n'est pas encore pourvu.

LE CHEVALIER.

Mon petit brave, on peut tout à votre âge. Voulez-vous faire votre fortune ? allons.

DESACRES.

Qu'elle aille au diable, avec ses rides. Touchez là, chevalier, et oublions le passé. Je vous félicite, capitaine, et vous, Fakland, et vous mesdames ! Je veux commander la fete, et pour célébrer les deux mariages je vous donne le bal au salon du Grand-Cerf.

(*Les acteurs s'éloignent excepté Fakland et Julie.*)

JULIE, à part.

Il semble affligé ! il est malheureux sans se plaindre ! N'y avait-il pas quelque apparence dans le conte qu'il m'a fait ! O femmes ! pouvons-nous compter sur notre jugement quand notre résolution est si foible !

FAKLAND.

Julie !..... comment implorer ce que j'ai si peu mérité ! Tout espoir est-il interdit au plus vrai repentir ?

JULIE.

Ah ! Fakland ! fûtes-vous plus coupable par vos injustices que je le suis en les oubliant. Si ma foiblesse est l'ouvrage de l'amour, il serait peu généreux de ne pas recevoir de vous la même excuse.

LE COLONEL, s'avançant.

Vous vous êtes querellés aussi, j'en suis sûr ! Julie, je ne me suis jamais mêlé de vos amours; écoutez le premier avis d'un tuteur qui vous aime : il m'a paru que tous les torts de Fakland venaient d'une grande délicatesse et d'un amour trop ardent. Epousez-le, Julie; il changera étonnamment.

FIN.

On trouve chez le même Libraire,

LES MILLE ET UNE NUITS, Contes arabes, traduits en français par Galland; nouvelle édition, revue, corrigée et précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Galland, par Saint-Maurice. 8 vol. in-18, ornés de 8 jolies gravures, d'après les dessins de *Dévéria*. 24 francs.

Parmi les livres qui plaisent à tous les âges, il faut mettre en première ligne les *Mille et une Nuits*. Les Contes arabes jouissent d'une grande popularité en France et dans toute l'Europe; leur succès est attesté par les nombreuses éditions qui en ont été publiées. On aurait tort de croire qu'ils ne peuvent servir qu'à l'oisiveté, pour la distraire et l'amuser. On y admire les leçons d'une saine morale unie aux charmes des fictions. Parcourez cette longue suite de contes, partout les yeux rencontrent le spectacle consolant de la morale vengée par le triomphe de la probité. Les rois, les artisans, les prêtres, les voleurs, les femmes, les esclaves, tous les rangs jouent sans privilége et sans distinction des rôles dans cette longue comédie; ils sont tous tributaires d'une spirituelle et indépendante satire. Mais une autre espèce de mérite qui éloigne des Contes arabes le reproche de futilité, c'est l'intérêt historique qui les anime; la religion mahométane s'y montre tout entière telle qu'elle influe sur la société, c'est-à-dire hérissée de croyances ridicules et de misérables superstitions. Enfin ces contes peuvent être appelés avec raison le roman des mœurs orientales.

IMPRIMERIE DE LEBEL.